CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
341e ET 342e LIVRAISONS.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LE BONHOMME LUNDI

DRAME EN CINQ ACTES, MÊLÉ DE CHANT

PAR

MM. LERMITE ET NETTER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE BEAUMARCHAIS, LE 1er FÉVRIER 1858.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE BONHOMME LUNDI (55 ans).........	MM. MASSIGNY.
ROBERT, fils du Bonhomme (30 ans)......	PERRIER.
BARBOT, ami de Robert (30 ans).........	GOBERT.
ANTOINE, autre ami de Robert (25 ans)...	SAMSON.
GRIFFEUIL, homme d'affaires (50 ans).....	ASTRUC.
FORTUNÉ, commis chez Robert (25 ans)...	COLLEUILLE.
CHARLES, fils de Robert, collegien.......	Mlle BLANCHE.
ANDRÉ, domestique....................	Mme HENRY.
UN CANOTIER DE LA SEINE...........	M. FOLLOT.
ADRIENNE, femme de Robert (25 ans)....	Mmes FALBONY.
FANNY, sœur de Robert (20 ans).........	MARIE FONTAINE.
MADAME VEUVE DUMONT (50 à 55 ans).	THIBAUD.
DIVERS CANOTIERS, DANSEURS ET DANSEUSES.	

NOTA. — S'adresser pour la musique du drame à M. BOSSAT, chef d'orchestre au théâtre Beaumarchais.

ACTE PREMIER.

Une vaste chambre au faubourg Saint-Antoine. — Entrée au fond, portes latérales, cheminée; quelques ustensiles de cuisine, table et buffet de salle à manger.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

FORTUNE, ANDRE.

(André est un jeune garçon pâtissier; il entre apportant un plat dans une serviette.)

ANDRÉ, sur la porte du fond.
Il n'y a donc personne dans la maison?

FORTUNÉ, arrivant par la droite.
Voilà! voilà!

ANDRÉ.
Tiens! c'est vous, monsieur Fortuné... votre patron ou votre patronne, s'il vous plait?

FORTUNÉ.
Je suis pour le moment patron et patronne... qu'est-ce que tu demandes, jeune fricoteur?

ANDRÉ.
J'apporte une gibelotte que le Bonhomme Lundi a commandée chez nous pour ce matin.

FORTUNÉ.
Une gibelotte de lapin?

ANDRÉ.
Cette bêtise!.. est-ce que nous en faisons jamais d'autres?..

FORTUNÉ.
Non... c'est le chat!

ANDRÉ.
Les chats sont hors de prix depuis la multiplication des rats dans Paris.

FORTUNÉ, plaçant la gibelotte devant le feu.

Tu étudies donc, maintenant, l'économie animale, André?

ANDRÉ.

Non, je cherche toujours une place de valet de chambre dans une maison... cossue...

FORTUNÉ.

Où il n'y ait rien à faire et beaucoup à gagner, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Dame! je ne suis pas un Hercule, moi!.. si vous pouviez me recommander à M. Antoine, qui vient souvent ici, chez M. Robert : on dit qu'il a des rentes, ce M. Antoine..... et il est garçon!

FORTUNÉ.

Il viendra au grand déjeuner de ce matin; si l'occasion se présente, je lui glisserai un mot pour toi.

ANDRÉ.

Je vous ai vus causant ensemble, en cachette, comme deux amis, l'autre jour, chez nous...

FORTUNÉ, embarrassé.

Ce n'était probablement pas moi, mon petit... mais cela ne fait rien... si je puis...

ANDRÉ.

Tâchez de pouvoir tout de suite, monsieur Fortuné... sans cela, dans huit jours, je serai parti pour le Havre... une petite place dans un hôtel où il débarque de riches voyageurs... si je ne trouve rien à Paris, un de ces voyageurs me prendra peut-être .. Ah! qu'est-ce que vous voulez?... c'est mon ambition, à moi, d'être valet de chambre! (Fausse sortie.)

FORTUNÉ.

Au revoir! au revoir! je n'ai pas le temps de babiller.

ANDRÉ.

Pensez à moi... monsieur Fortuné... avec M. Antoine.

FORTUNÉ.

C'est bon, c'est bon!

ANDRÉ.

Merci d'avance, monsieur Fortuné.

FORTUNÉ.

Ouiii!..

ANDRÉ.

Ah! j'ai bon cœur, allez!.... quand on me rend un petit service...

FORTUNÉ.

Flanque-moi la paix!..

ANDRÉ, fausse sortie.

Au revoir, monsieur Fortuné. (Reparaissant.) Ah! j'oubliais de vous dire que la gibelotte a été payée par le Bonhomme Lundi.

FORTUNÉ.

Bien!..

ANDRÉ.

Vous pouvez assurer à M. Antoine...

FORTUNÉ, perdant patience.

Ah!..

ANDRÉ.

Que j'ai une foule de qualités... patient, discret, muet... et puis, au besoin, je coiffe, je rase comme...

FORTUNÉ, le menaçant d'une calotte.

Vois si tu coiffes comme cela?..

ANDRÉ, esquivant le coup.

Bigre!.. vous avez failli me toucher... bonjour! bonjour!.. (Revenant.) Eh! ma serviette!.. tenez... vous avez laissé tomber quelque chose en tirant votre mouchoir... sans adieu, monsieur Fortuné.

SCÈNE II.

FORTUNÉ.

Quelle petite peste!.. il est capable d'aller dire partout qu'il m'a vu causer mystérieusement avec M. Antoine; je ne veux pas de cela .. Tiens! c'est ce ridicule portefeuille que j'avais laissé tomber. (Il ouvre le portefeuille.) S'il ne faut pas que le guignon s'en mêle!.. à force d'aller toucher des factures chez l'un, payer des factures chez l'autre; à force d'accompagner des caisses d'ici au chemin de fer, du chemin de fer ici, je me disais : On m'a donné le nom de Fortuné, nom, jusqu'à ce jour, tout à fait humiliant; mais il va bien se rencontrer un quart d'heure où je mettrai la main sur un magot quelconque.., et hier... pas plus tard que hier, en revenant de la gare de Lyon, je mets le pied sur ce portefeuille... Sapristote! six billets de banque! six billets de mille francs, mon Dieu!.. et je lis : (Il lit un des billets.) « Banque du théâtre du Palais-« Royal, créée pour les représentations de *Fretillon*. Il ne sera « pas payé à vue au porteur : mille francs .. le gérant, *Bon*« *soir*... le caissier, *Bonjour*... La loi ne punit pas de mort le « contrefacteur... » Hein? suis-je encore volé cette fois!.. il ne me reste qu'à aller déposer honnêtement ce meuble superflu chez M. le commissaire de police... Non! je le brûle... et je garde les six billets de M. Bonsoir... On ne sait pas ce qui peut arriver. (Il jette le portefeuille dans le feu.)

SCÈNE III.

BARBOT, FANNY, FORTUNÉ.

FANNY, appelant en dehors.

Monsieur Fortuné! monsieur Fortuné!

FORTUNÉ.

Me voici!.. me voici, Mademoiselle!

BARBOT, sur la porte du fond.

Fortuné est là, mademoiselle Fanny... venez!

FORTUNÉ, à part, désignant Barbot.

Oh! le plus flambard des canotiers!

BARBOT, à Fanny, qui entre.

Venez, et ne perdons pas une minute.

FANNY.

Avons-nous du feu, monsieur Fortuné? (Elle va et vient, préparant tout pour le déjeuner.)

BARBOT.

Un feu d'enfer?..

FORTUNÉ.

Il flambe depuis longtemps.

BARBOT.

C'est juste... il se fait sentir... que brûles-tu donc?

FORTUNÉ.

Vous demandez un feu d'enfer... il ne peut guère sentir le musc... il sent le damné.

BARBOT.

Tes damnés grillent donc avec leurs bottes?... ça sent le cuir tanné.

FORTUNÉ.

C'étaient peut-être des cordonniers : ils ne vont pas tous en paradis.

BARBOT.

Nous allons purifier cela par une friture de jeunes innocents... aide à mademoiselle Fanny... moi, je me prépose à la queue de la poêle.

FANNY.

Tenez ceci, monsieur Fortuné, si vous voulez bien! je prépare le reste.

FORTUNÉ.

Oui, Mademoiselle.

BARBOT, la poêle à la main, devant le feu.

Allons! allons! toutes voiles dehors... nous sommes en retard... du beurre frais, s'il vous plaît?..

FORTUNÉ, à part, un plat à la main.

Des goujons! comme s'il en pleuvait!.. ah! ils ne se privent de rien.

FANNY.

Voilà le beurre demandé.

BARBOT.

Bon!..

FORTUNÉ, toujours à part.

Dire qu'avec mes six mille francs, je pourrais mettre aussi les grands plats dans les petits!.. déplorable banque de M. Bonsoir!

BARBOT.

Amène la petite famille, Fortuné! amène! amène!

FANNY.

Et puis, faites-moi le plaisir de descendre à la cave, monsieur Fortuné.

BARBOT.

La! c'est paré...

FANNY, à Fortuné.

Le panier de vin est préparé... Voici la clef.

BARBOT.

Montes-en beaucoup, et du meilleur, Fortuné... Nous t'invitons à déjeuner... C'est le grand lundi de la famille : il faut que tout le monde s'en aperçoive.

FORTUNÉ.

Ça va! ça va, mon amiral! (A part.) Eh bien! c'est encore assez délicat...

SCÈNE IV.

BARBOT, FANNY.

BARBOT.

Nous sommes seuls, Mademoiselle...

FANNY.

Nous sommes seuls, je le vois bien.

BARBOT.

Écoutez!

FANNY.

Quoi?

BARBOT.

Venez, cruelle

FANNY.

Cruelle, moi!.. je n'en crois rien.

ENSEMBLE.

BARBOT.

Cruelle, vous! je le vois bien.
Cruelle, vous! je le vois bien.

FANNY.

Cruelle, moi! je n'en crois rien.
Cruelle, moi! je n'en crois rien.

BARBOT.

Vous savez combien je vous aime!

FANNY.

Vous allez brûler vos goujons!

BARBOT.

Hélas! mon cœur brûle de même;
Et, moins heureux que ces poissons,
Il lui faut perdre l'espérance
D'être aujourd'hui croqué par vous.

FANNY.

Ce serait légère pitance.

BARBOT, la poêle à la main, allant vers Fanny.

Goûtez-y donc; il est si doux!

FANNY.

Nous sommes seuls, de la prudence!

BARBOT.

Nous sommes seuls, embrassons-nous!

FANNY, se défendant.

Beau cuisinier, cessez! j'appelle!

BARBOT, retournant piteusement à la cheminée.

Vous m'en voulez, je le vois bien.

FANNY.

Écoutez!

BARBOT.

Quoi?

FANNY, tendant la main à Barbot.

Suis-je cruelle?

BARBOT, baisant la main de Fanny.

A vous toujours!

FANNY.

Je n'en crois rien.

ENSEMBLE.

BARBOT.

Vous! toujours vous! vous, mon seul bien
Vous! toujours vous! vous, mon seul bien!

FANNY.

A moi toujours? je n'en crois rien.
A moi toujours? je n'en crois rien.

SCÈNE V.

BARBOT, FANNY, FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

Voici le vin.

BARBOT.

Mets-le au frais.

FANNY.

Et mettons vite la table.

FORTUNÉ.

M. Robert et son ami sont en bas.

BARBOT.

Qu'entendez-vous par cet ami de mon ami Robert?

FANNY.

Un de ses amis que vous ne connaissez pas. C'était le fils du premier patron de mon frère: un parent de madame Dumont, notre propriétaire.

BARBOT.

Madame veuve Dumont, votre propriétaire, peut avoir beaucoup de parents: je suis légèrement renseigné...

FANNY.

Ce nouvel ami de mon frère se nomme M. Antoine.

BARBOT.

Quel Antoine?

FANNY.

Antoine... un parent de madame Dumont, qui héritera d'elle et qui sera fort riche un jour.

BARBOT, jaloux.

Et que vient-il faire ici, cet Antoine?

FANNY, riant.

Il vient manger les goujons que vous lui avez si bien préparés... Il est le parrain du fils de mon frère... Oh! que vous placez mal ce couvert!

BARBOT.

Je suis très-maladroit, moi... et je n'hériterai de personne, Mademoiselle.

FANNY.

C'est très-fâcheux, Monsieur...

BARBOT.

N'est-ce pas, Mademoiselle? (Il renverse un verre.)

FANNY.

Alors, abstenez-vous au moins de casser la vaisselle.

FORTUNÉ, qui s'est occupé du vin.

Ces messieurs montent... (Il regarde par la porte du fond.)

FANNY, bas, serrant la main de Barbot.

Vilain jaloux que vous êtes!..

BARBOT, de même, et joyeux.

Ah! merci, j'avais besoin de cela!

FANNY, à Fortuné.

Mon père est-il avec ces messieurs?

FORTUNÉ.

Je ne l'ai pas encore aperçu, Mademoiselle.

BARBOT, très-haut.

Quoi! le Bonhomme Lundi se ferait attendre pour un déjeuner comme celui-ci!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BONHOMME LUNDI, ROBERT, ANTOINE.

LE BONHOMME, à Barbot.

Jamais! (Le Bonhomme a un pâté à la main, et une bouteille dans chaque poche de son habit à la française.)

Jamais! jamais, mon bon ami!
Jamais le Bonhomme Lundi
N'a fait faute semblable:
Il se croirait deux fois coupable.
Un gai repas ici
Est toujours pour lui délectable.

FANNY, aux convives.

Fasse Dieu qu'il vous plaise aussi!
Sur ce, Messieurs, à table!

ENSEMBLE.

A table! à table! à table!
Honneur au Bonhomme Lundi!
Que le ciel favorable
Longtemps le garde ainsi!
A table!
A table!

FANNY, plaçant tout le monde.

A côté de mon père, monsieur Antoine... si vous le voulez bien... vous savez que vous êtes des nôtres, monsieur Fortuné, là, à côté de monsieur Barbot. (Fanny reste debout pour servir.)

LE BONHOMME.

Je ne vois pas ma bru, monsieur mon fils?

ROBERT.

Ma femme passe la moitié de la journée chez madame Dumont, notre propriétaire.

LE BONHOMME.

Comment! elle n'a pas tenu à faire les honneurs de notre déjeuner?

FANNY.

Vous savez qu'Adrienne est encore souffrante, cher père. Le bruit la fatigue un peu... elle a mieux aimé vous laisser une entière liberté.

LE BONHOMME.

Bonne Adrienne! elle sait faire acte de dévouement à propos de tout.

BARBOT.

Mademoiselle Fanny est si modeste, qu'elle n'ajoute pas que madame Adrienne a suffisamment compté sur elle pour la remplacer à table... Ah! je le lui ai entendu dire au moment où elle sortait.

FANNY.

Tout le monde sait, Monsieur, que remplacer ici notre chère Adrienne, comme vous voudriez le faire croire, serait chose impossible pour moi...

ANTOINE.

Voilà qui est charmant de votre part, et charmant pour madame Robert, Mademoiselle.

BARBOT.

Saluons tous!

ROBERT.

Et arrosons ces beaux compliments.

LE BONHOMME.

A Adrienne donc! et à notre espiègle Fanny!

LES HOMMES.

Vivat! (On boit.)

BARBOT, à part.

Il a un œil de requin, ce monsieur Antoine.

LE BONHOMME.

Par le vieux Noé... voilà du vin qui vient du bon coin!..

ROBERT.

Nous le devons à monsieur Antoine, mon père.

BARBOT.

Ayez la bonté d'étudier un peu cette friture, père Lundi... j'y suis pour quelque chose.

LE BONHOMME.

Tu as donc appris à cuisiner dans tes voyages, Barbot?

BARBOT.

J'en ai appris bien d'autres, père Lundi.

LE BONHOMME.

Voyons!.. conte-nous un peu cela, mon garçon... les vieillards sont curieux... D'ailleurs, nous nous intéressions beaucoup à toi... et ton absence de sept ou huit ans...

ROBERT.

Oh! notre ami Barbot s'est fait une position honorable, mon père.

LE BONHOMME.

Peste!

BARBOT.

Voici tout le mystère.

LE BONHOMME.

Voyons! voyons!

BARBOT.

Vous comprenez... lorsque j'ai eu l'âge de raison, obligé de remarquer avec stupéfaction que je me nommais Barbot, il ne me restait qu'un parti à prendre : c'était de sauter dans la rivière. (Rires.)

ANTOINE.

En effet...

BARBOT, à part.

Il me déplait, ce monsieur.

LE BONHOMME.

Tu as donc fait le plongeon?

BARBOT.

En peu de temps, je suis devenu amiral des canotiers de la Seine.

FORTUNÉ.

Oh oui! même que j'étais mousse, moi, dans ce temps-là!

BARBOT.

Flatté de mes succès dans la navigation, un mien oncle, un Barbot comme moi, a compris que notre famille ne pouvait barboter indéfiniment entre Paris et Asnières.

ANTOINE, à Robert.

Il est très-jovial, votre ami.

LE BONHOMME.

Et cet oncle?..

BARBOT.

Mon oncle Barbot m'a mis alors dans une école de marine. Je suis sorti de là en état de naviguer au long cours. J'ai fait trois voyages en qualité de second, et dans un mois je serai capitaine d'un petit trois-mâts, nommé *le Bonhomme Lundi*.

LE BONHOMME.

Oh! oh!

BARBOT.

Je lui donne ce nom en votre honneur, vieux père!

ROBERT.

C'est M. Smithson, de New-York, notre bon et loyal correspondant, qui pousse ainsi mon ami Barbot.

LE BONHOMME.

Le vieux Smithson?

BARBOT.

Lui-même.

LE BONHOMME.

Bravo! Tu iras loin avec un millionnaire comme celui-là.

BARBOT.

Je ferai deux ou trois fois le tour du monde... voilà tout.

LE BONHOMME.

Diantre! mais...

ANTOINE.

Pour un *barbeau!*

BARBOT.

C'est fort joli, n'est-ce pas? (A part.) Il me déplait énormément...

LE BONHOMME.

Buvons à ta gloire, mon garçon!.. Est-ce le vieux Smithson qui t'a fait venir à Paris?

BARBOT.

Non... j'y suis venu par mon ordre personnel... pour vous revoir, père Lundi... (Il lui prend la main.) pour vous revoir tous, et pour me faire aimer un peu de mademoiselle Fanny, si je le puis. (Fanny, qui était debout, laisse tomber une assiette tant elle reste stupéfaite.)

LE BONHOMME.

Hein?

BARBOT.

Si je puis...

LE BONHOMME.

Qu'as-tu dit?

BARBOT.

J'ai dit... que je suis venu pour me faire aimer un peu de mademoiselle Fanny... si je puis.

LE BONHOMME.

Ah çà!.. mais... tu n'y vas pas de main morte!

BARBOT.

On est si peu sûr du lendemain, dans la marine!

LE BONHOMME.

Et Fanny, que pense-t-elle de cela?

FANNY, confuse.

Dame!.. mon petit père...

LE BONHOMME.

Et toi Robert?

ROBERT, imitant le ton de Fanny.

Dame! mon petit père...

BARBOT.

Je ne viens, cette fois, que pour tâcher de me faire aimer un peu... Au voyage prochain, je jetterai devant vous, et devant M. le maire, l'ancre de l'hyménée... mon ancre de salut, père Lundi!

LE BONHOMME.

Et qu'est-ce que l'on répond à cette proposition, Mademoiselle?

FANNY.

Dame! mon petit père...

LE BONHOMME.

Et toi, Robert?

ROBERT, imitant encore Fanny.

Dame! mon petit père...

BARBOT, à Antoine.

Et vous, Monsieur?

ANTOINE, imitant Fanny.

Dame! mon petit père...

BARBOT.

Et toi, Fortuné?

FORTUNÉ, imitant Fanny.

Dame! mon petit père...

LE BONHOMME.

Alors... (On se lève.)

On gardera la mémoire
De ce beau pacte d'amour.
Que vienne bientôt le jour
Où nous pourrons encor boire
A ta gloire,
A ton retour!

ENSEMBLE, en trinquant.

LE BONHOMME ET ROBERT.

Nous garderons la mémoire
De ce beau pacte d'amour :
Que vienne bientôt le jour
Où nous pourrons encor boire
A ta gloire,
A ton retour!

ANTOINE ET FORTUNÉ.

Garderont-ils la mémoire
De ce beau pacte d'amour?
Quand reviendra-t-il, le jour
Où nous pourrons encore boire
A sa gloire,
A son retour?

BARBOT.

Ah! garde bien la mémoire
De ce beau pacte d'amour;
Bientôt reviendra le jour
Où nous pourrons encor boire,
Encor boire
A mon retour!

FANNY.

Que m'importerait sa gloire!
Je ne veux que son retour;
Mais, s'il nous revient un jour,
Moi, pourrai-je encore croire,
Encor croire
A son amour?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GRIFFEUIL.

GRIFFEUIL, il est très-doux, très-gracieux, très-coquet.

Madame... Messieurs... j'ai bien l'honneur... de tout mon cœur...

ROBERT.

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

GRIFFEUIL.

Monsieur Robert, maître ébéniste, s'il vous plaît?

ROBERT.

C'est moi, Monsieur.

GRIFFEUIL.

Ha!... Pardon, Monsieur, je n'avais pas encore l'avantage de vous connaître.

ROBERT.

Je suis dans le même cas vis-à-vis de vous, Monsieur.

GRIFFEUIL.

Sensible, Monsieur, sensible... (On salue.) sensible!... C'est moi, Monsieur, qui ai fait la folie d'acheter les créances que madame veuve Dumont, l'ancienne boulangère, possédait sur plusieurs habitants du faubourg Saint-Antoine.

ROBERT.

Ha!... vous êtes monsieur Griffeuil, dans ce cas?

GRIFFEUIL.

Pour vous servir si j'en suis capable, Monsieur...

ROBERT.

La seule chose dont je vous prie, c'est de vouloir bien trinquer avec nous, Monsieur.

GRIFFEUIL.

Sensible, Monsieur!... (A Fanny qui lui offre un verre.) Sensible, Mademoiselle!...

ROBERT.

A monsieur Griffeuil, Messieurs... au chargé d'affaires de notre chère propriétaire, madame Dumont!...

GRIFFEUIL.

Sensible!... sensible!...

ROBERT.

Vous venez sans doute pour l'arriéré, Monsieur?...

GRIFFEUIL.

J'allais vous le dire, Monsieur.

ROBERT.

C'est ma femme qui est chargée de la caisse... elle est justement chez madame Dumont ce matin... Ayez la complaisance de faire représenter votre quittance dans l'après-midi... ou demain à la première heure, Monsieur.

GRIFFEUIL.

C'est que...

FANNY, vivement.

Dans l'après-midi... aussitôt que madame Robert sera rentrée.

GRIFFEUIL.

C'est convenu... J'ai bien l'honneur... de tout mon cœur.

ROBERT, il le reconduit.

Bonjour, monsieur Griffeuil.

GRIFFEUIL.

Sensible, Messieurs!... Mademoiselle, sensible!...

BARBOT.

Lorsque j'aurai une créance, je vous en chargerai aussi, monsieur Griffeuil... vous êtes extrêmement gracieux.

GRIFFEUIL.

Sensible!

FORTUNÉ.

Et moi aussi, monsieur Griffeuil.

GRIFFEUIL.

Sensible, mon ami, sensible...

FANNY, le reconduisant.

Veuillez passer, Monsieur.

GRIFFEUIL.

Sensible, ma belle enfant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins FANNY et GRIFFEUIL.

BARBOT.

En voilà un charmant homme!

ANTOINE.

Ma cousine Dumont ne dit pas comme vous... il a le talent de la faire damner...

LE BONHOMME, à part.

Adrienne n'a pas encore payé... Oh! il faut voir cela. (Il reste pensif, à l'extrême gauche.)

BARBOT.

Allons! allons!... n'hésitons pas... larguons les bonnettes! hissons le cacatois... je suis à la barre!.. Vous m'avez promis un de nos petits branle-bas de jeunesse... je tomberais malade du bonheur que j'éprouve en ce moment, si vous ne consentiez pas à me griser un peu à la barrière... C'est le grand lundi... le dernier avant mon départ... Ohé! ohé!... patron de ce charmant lundi... au large! avant la rentrée de ma future. (Reprise de l'ensemble précédent. — On sort.)

BARBOT, disparaissant.

Viens avec nous, Fortuné... C'est étonnant comme ce monsieur me déplaît!...

FORTUNÉ, seul.

Je crois que le Bonhomme a clignoté avec une certaine malice... Est-ce qu'il se passerait quelque chose, à propos de M. Griffeuil?... ouvrons aussi l'œil au bossoir, nous autres!..

Ohé! les p'tits agneaux! etc.

SCÈNE IX.

ADRIENNE, FANNY.

FANNY, entr'ouvrant la porte de gauche.

Plus personne... vous pouvez venir, chère Adrienne, ils sont tous sortis...

ADRIENNE.

J'ai pris le petit escalier pour ne pas les rencontrer.

FANNY.

Mon Dieu! qu'avez-vous donc depuis cinq ou six jours?

ADRIENNE.

Depuis cinq ou six jours?

FANNY.

Est-ce que j'aurais perdu votre confiance?... est-ce que vous ne m'aimeriez plus comme autrefois, Adrienne?..

ADRIENNE.

Chère enfant!... je ne voulais pas t'attrister non plus, toi... au moment surtout où ton cœur fait son premier rêve de bonheur!.. car Barbot m'a dit son secret... et puis, n'avais-je pas deviné le tien?

FANNY.

Il n'y a plus de secret pour personne... il leur a fait porter un toast à notre union... mais nous aurons le temps d'en parler... il faut qu'il fasse deux ou trois fois le tour du monde avant de s'en occuper, de cette union... et c'est long, le tour du monde!

ADRIENNE.

M. Griffeuil s'est présenté?

FANNY.

Oui. Il ne tardera pas à revenir.

ADRIENNE, s'asseyant avec abattement.

Ah!...

FANNY.

Je l'ai empêché de dire à Robert qu'il s'était déjà présenté deux fois.

ADRIENNE, pleurant.

Robert! Robert!

FANNY.

Si, comme je ne le vois que trop maintenant, vous êtes poussée à bout par vos embarras d'argent, pourquoi ne pas le lui avouer tout de suite, à Robert?

ADRIENNE.

Hélas!

FANNY.

Je ne sais, moi.. La tranquillité où vous le laissez est peut-être une faute... j'ai l'âme navrée, en songeant qu'il rit et s'amuse, lorsque vous pleurez, vous.

ADRIENNE.

Enfant!... Tu ne l'as donc pas observé, ton frère?.. tu n'as donc pas remarqué son regard, toujours vague ou triste, toujours sombre ou furieux?.. Si, par miracle, on lui donne un éclair de gaieté, n'as-tu pas remarqué l'étrangeté de son sourire, les sinistres éclats de sa voix tourmentée?

FANNY.

Ah! vous me faites peur.

ADRIENNE, se levant et avec mystère.

Robert est malade... bien malade, mon amie... Le vaillant courage qu'il avait en prenant la direction de cet atelier s'est évanoui sans qu'il s'en soit douté lui-même: il conçoit des spéculations aventureuses qui n'aboutissent jamais... Dans les premiers temps, je lui rendais fidèlement compte des pertes... il les comprenait encore... il cherchait à les réparer par une nouvelle ardeur au travail... mais des idées, des projets au-dessus de notre modeste position, brûlaient son cerveau.

FANNY.

Pauvre frère!

ADRIENNE.

Et c'est pour moi, c'est pour notre fils, c'est pour nous tous,

qu'il poursuit la fortune avec un tel acharnement... il nous aime tant qu'il voudrait nous faire vivre au milieu des paisibles joies d'une abondance certaine... il ne veut pas croire que toute notre joie ne peut venir que de son propre bonheur, et lorsque je cherche à le maintenir dans des pensées plus calmes, plus résignées, plus sages, il se montre injuste, presque méchant; il m'accuse à son tour de ne plus le comprendre; il doute de moi, il doute de ma tendresse, de mon dévouement, l'infortuné!.. De telle sorte que, plus je cherche à le ramener dans une bonne voie, plus je m'expose à me perdre dans son esprit... et, avant tout, je veux conserver tout son cœur, tout son amour, moi... et je veux qu'il ne doute jamais du mien.

FANNY.

Ah! si vous lui teniez ce langage!

ADRIENNE.

Si je lui tenais ce langage?.. mais tu supposes donc que je ne le lui ai pas tenu?.. Robert est en proie à une fièvre terrible, à une hallucination persistante... il ne s'appartient plus... à la première surexcitation violente qu'il éprouvera, Robert peut devenir fou... Robert peut se tuer!

FANNY.

O mon Dieu!

ADRIENNE.

Oui, la folie ou la mort!

FANNY.

Mon Dieu! que faire?

ADRIENNE.

Que faire?.. que faire?.. je n'en sais plus rien moi! (Elle sanglote.) Je succombe à la peine. (Elle va s'asseoir à droite.)

FANNY.

Mais nous allons tout confier à mon père, à nos amis, et...

ADRIENNE.

Gardons-nous-en bien!.. nos embarras d'argent, nous pouvons les avouer aujourd'hui à ton père, à Barbot, si tu le veux... mais la maladie de Robert... ah! ce serait perdre mon dernier espoir... Le trouble de ses idées est si peu apparent, que chacun de nos amis croirait pouvoir le ramener facilement, et ils aggraveraient le mal... Non! non! le médecin ordonne que j'agisse seule, sans prévenir qui que ce soit, et sans heurter en rien les habitudes de Robert... il faut même que je me montre toujours soumise, toujours contente et rieuse près de lui... et toi, Fanny, tu feras comme moi, tu te conformeras à tout ce que je te dirai?

FANNY.

Oui... oui... mais ces affaires d'argent?

ADRIENNE.

A la grâce de Dieu! (Le Bonhomme Lundi paraît et passe à droite pour écouter.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE BONHOMME LUNDI, caché à droite.

FANNY.

Est-ce que madame Dumont, qui est si bonne pour vous..?

ADRIENNE.

Hélas! voilà trois mois que c'est par son secours que j'ai à peu près fait face aux plus pressants besoins... mais elle se lasse... elle n'aime pas Robert... elle l'a toujours détesté... je ne sais pas pourquoi... je n'ose plus rien lui demander... Et pourtant, avant-hier encore, une de nos traites n'a pas été payée... c'est six mille francs qu'il nous faut rembourser, si nous voulons éviter des poursuites ce soir... Où les trouver?.. Avec ces six mille francs, je pourrais au moins faire prendre patience pendant quelques semaines, quoique je sois persécutée de toutes parts... mais rien!.. rien!..

FANNY, timidement.

Est-ce que M. Antoine...

ADRIENNE, se levant.

Ah! tais-toi... j'ai eu déjà un tort bien grand... j'ai reçu un service de M. Antoine, en faisant un mensonge à Robert : notre fils allait m'être renvoyé de sa pension faute de payement... il aurait fallu avouer à Robert que nous ne pouvions plus disposer même d'une aussi faible somme... j'ai eu peur, j'ai accepté l'offre que M. Antoine m'avait faite de mettre notre petit Charles dans un collége... et c'est avec l'argent de M. Antoine que je l'ai retiré de cette pension pour le mettre à Sainte-Barbe, Robert croyant toujours que c'est nous qui faisons cette dépense.

FANNY.

Il n'y a pas grand mal : M. Antoine est le parrain du petit Charles.

ADRIENNE.

Ah! ce mensonge-là me pèse plus que tous les autres... mais dire à Robert que nous ne pouvions plus payer, ce jour-là, comme en ce moment, c'était tout compromettre. (On frappe à la porte du fond.)

FANNY.

Qui vient là?.. (Elle ouvre.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME DUMONT, GRIFFEUIL.

GRIFFEUIL.

Madame Robert .. j'ai bien l'honneur... de tout mon cœur...

MADAME DUMONT, entrant.

C'est bon! c'est bon! gardez vos compliments pour une autre fois...

GRIFFEUIL.

Sensible, madame Dumont... sensible...

MADAME DUMONT.

Je vais vous en donner de la sensibilité, moi.

GRIFFEUIL.

Oh!

MADAME DUMONT.

Imaginez-vous, mes chères petites, que cet..... aimable monsieur...

GRIFFEUIL.

Sensible!

MADAME DUMONT.

Est venu un jour, escorté d'une très-bonne caution, acheter toutes les créances que j'ai le désagrément de posséder... tout vu, tout considéré, nous signons par-devant notaire... bon! que je me dis, me voilà débarrassée d'un fier casse-tête... Là-dessus, je m'endors sur les deux oreilles, et j'attends les époques de payement... ça ne manque pas : il me paye comme un Crésus, écus découverts.

GRIFFEUIL, souriant.

Sensible!

MADAME DUMONT.

Mais savez-vous le coup de Jarnac qu'il m'avait ménagé, ce... cet aimable monsieur?..

GRIFFEUIL.

Sensible! sensible!

MADAME DUMONT.

Sans me rien dire, il avait persécuté tous mes anciens débiteurs... des amours de débiteurs, mes chères petites!.. des débiteurs que j'aime presque autant que vous... à telles fins que tout ce monde a eu la mort dans l'âme, et s'est empressé de venir me chanter midi à quatorze heures... tant, voyez-vous, que j'en ai plus que mes nerfs!

GRIFFEUIL.

Mais... je ferai observer à Madame...

MADAME DUMONT, faisant des révérences à Griffeuil.

Que Monsieur est dans son droit, que Monsieur peut poursuivre comme bon lui semble, et que je n'ai rien à y voir... je sais cela... et je m'en suis allée me plaindre à l'autorité.

GRIFFEUIL.

Mais enfin...

MADAME DUMONT.

Tais-toi, intrigant!

GRIFFEUIL, souriant toujours.

Sensible!

MADAME DUMONT.

L'autorité m'a renvoyée comme j'étais venue : elle n'y peut rien non plus... mais si la loi met mes créances à ta disposition, elle me laisse bec et ongles... et tu les sentiras!

GRIFFEUIL.

Sensible!

MADAME DUMONT.

Moi, qui ai fait ma fortune dans la boulangerie... moi, qui suis connue comme le loup blanc, et un peu plus avantageusement, je m'en flatte... moi, qui, pendant quarante ans, ai fait crédit aux pauvres petits ménages du faubourg... moi, qui rougirais de faire de la peine à un pierrot!.. on me ferait passer pour une vieille intéressée qui veut grappiner sur tout!.. et notez bien encore jusqu'où va son audace!.. il me propose de le résilier, ce contrat, à une condition... et quelle condition!.. à la condition que je convolerai en secondes noces avec cet aimable monsieur.

GRIFFEUIL.

Oui... oui... voilà tout mon plan.

MADAME DUMONT.

Vous l'entendez! le voilà le coup de Jarnac!

GRIFFEUIL.

Oui... oui... ou vous serez madame Griffeuil, sous le régime de la communauté, ou je garderai vos créances... et je poursuivrai tant que je pourrai.

MADAME DUMONT.

Ah! mes nerfs! mes nerfs!

GRIFFEUIL.

Tant que je pourrai... tant que je pourrai !..

MADAME DUMONT.

Je te... je vais t'écraser d'humiliations !.. je... gaze, je gaze sur les mots qui sont au bout de ma langue.

GRIFFEUIL.

Sensible!

MADAME DUMONT.

Mais tu vas voir, Céladon, Lovelace du gros sou... et pour commencer... tiens. Adrienne, voila cinq cents francs : c'est moi qui me charge de l'arriéré... va régler avec lui... paye-le... Reçois-le... reçois-le ton argent... dans toutes celles de mes maisons où tu te présenteras pour toucher, tu me verras toujours derrière toi, une bourse à la main, prête à payer les frais que tu as occasionnés.

GRIFFEUIL.

Vous vous fatiguerez plus vite que moi... et vous deviendrez madame Griffeuil... ma-da-me Grif-feuil !..

MADAME DUMONT.

Payez-le!.. emmenez-le!.. ou je ne réponds plus de moi !..

GRIFFEUIL, passant à gauche, conduit par Fanny.

J'ai bien l'honneur... de tout mon cœur.

ADRIENNE, à madame Dumont.

Je ne vous remercie pas encore.

MADAME DUMONT.

Va! va!.. expédie-le!

ADRIENNE.

Ah! vous êtes notre providence!

MADAME DUMONT.

C'est une guerre à mort... va! (Elle voit le Bonhomme.)

SCÈNE XII.

MADAME DUMONT, LE BONHOMME LUNDI.

MADAME DUMONT.

Vous étiez là, compère Robert?..

LE BONHOMME, pleurant.

Oui, commère Dumont.

MADAME DUMONT, tout à fait exaltée.

Vous avez entendu?...

LE BONHOMME.

Air de *M. et madame Denis.*

Feu Dumont, votre mari,
Du haut du ciel a souri.
Son cœur était noble et grand!

MADAME DUMONT.

Souvenez-vous-en! souvenez-vous-en!

LE BONHOMME.

Il nous aimait comme vous.

MADAME DUMONT, pleurant.

Pourquoi m' rapp'ler mon époux?

LE BONHOMME.

Bien doux est le souvenir
Qui par l' pauvr' nous fait bénir!

MADAME DUMONT.

Dumont fut l' per' d' l'artisan.

LE BONHOMME.

Souvenez-vous-en! souvenez-vous-en!

MADAME DUMONT.

En son honneur, autant qu' j' peux,
J'fais tout c' qu'il faisait pour eux...

LE BONHOMME.

Moi, j'étais son voyageur,
Pour découvrir le malheur.

MADAME DUMONT.

Il vous nommait son aid' d' camp.
Souvenez-vous-en! souvenez-vous-en!

LE BONHOMME.

Eh bien! encore une fois,
Commère, écoutez ma voix.
Mon humble prière, hélas!
N' se renouvellera pas:
J' suis frappé là!.. Si!.. je l' sens.

MADAME DUMONT.

Nous vivrons cent ans, nous vivrons cent ans!
Mêm' la sainte charité
Nous donn'ra p't-êtr' l'éternité!

Non! non! pas d'idées de mort, compère!.. menez-moi tout de suite chez vos protégés.

LE BONHOMME, pleurant.

Vous y êtes, Madame. (Geste recommandant le silence.) Oui... je vais tout vous dire... (Il fait asseoir madame Dumont.)

FORTUNÉ, paraissant, et se cachant à droite.

Et il faut que j'écoute tout, moi.

ACTE DEUXIÈME.

Le jardin d'une guinguette à la barrière. — Maison à gauche, entrée du jardin par la droite.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau on danse au fond.)

FANNY, LE BONHOMME, FORTUNÉ.

LE BONHOMME, à Fortuné, au fond.

Je vais aller vous rejoindre là-bas... dans le pavillon. Attendez-moi, et ne buvez pas tout.

FORTUNÉ.

Soyez tranquille, père Lundi... quand il n'y en a plus, il y en a encore.

SCÈNE II.

FANNY, LE BONHOMME.

LE BONHOMME.

Eh bien!... vous étiez donc sorties, Adrienne et toi?

FANNY.

Oui, mon père.

LE BONHOMME.

Et je vois à ton air réjoui que vous avez lu les deux mots que je vous ai laissés, il y a une heure.

FANNY.

Nous les avons trouvés en rentrant... et nous les avons lus avec grande joie... Vous avez donc les six mille francs?

LE BONHOMME.

Ils sont là... dans ce portefeuille.

FANNY.

Ah! quel bonheur!

LE BONHOMME, ouvrant le portefeuille.

Tiens! veux-tu les voir?.. six magnifiques billets de mille francs! Je n'ai rien dit encore à Robert, parce que j'ai cru m'apercevoir que vous lui faites quelque cachotterie...

FANNY.

Et vous aussi, vous voulez nous en faire; mais, malgré ce que vous nous dites dans votre lettre... je devine, moi... c'est madame Dumont qui...

LE BONHOMME.

Oui : la commère Dumont n'a pas hésité à me prêter cette somme, non pour Robert, dit-elle, mais pour Adrienne.

FANNY, tristement.

Non pour Robert!

LE BONHOMME.

Ceci doit rester entre nous, ma fille... Je ne comprends pas bien pourquoi la commère, qui aime tout le monde, aime si peu Robert.

FANNY, essuyant une larme, à part.

Pauvre frère!... pauvre frère!... (Le Bonhomme cache aussi une larme.)

LE BONHOMME.

Enfin... de crainte d'attrister Adrienne, madame Dumont consent à déclarer que les six mille francs sont réellement à moi. Nous nous sommes entendus pour dire que j'avais cette somme en réserve, chez elle, afin d'en faire un jour ta petite dot... et ça m'a brisé le cœur, ma pauvre enfant, de penser encore une fois que je n'en aurai jamais à te donner, de petite dot.

FANNY.

Oh! je vous en supplie, ne vous chagrinez jamais à cause de moi, bon père... tant que vous m'aimerez bien, je serai toujours assez riche.

LE BONHOMME.

Alors... tu es millionnaire, va!

FANNY.

Maintenant, il faut que cet argent soit remis tout de suite au banquier.

LE BONHOMME.

Qui est-ce qui va le porter?

FANNY.

Adrienne dit qu'il faut en charger Robert; le banquier désire le voir.

LE BONHOMME.

Ha! (Il appelle.) Petit André!... André! (Il disparaît un instant.)

FANNY, seule.

Adrienne fonde quelque espérance sur cette entrevue... Elle a mis à peu près le banquier au courant et il prétend avoir un moyen capable de changer la direction des idées de Robert. Puisse-t-il réussir!...

LE BONHOMME, *appelant plus fort.*

Monsieur André!

ANDRÉ, *au dehors.*

Voilà! voilà, bourgeois!.. à la minute!

SCÈNE III.

ANDRE, LE BONHOMME, FANNY.

LE BONHOMME.

Où caches-tu mon fils et M. Antoine dans ton jardin?

ANDRÉ.

Je n'ai pas besoin de cacher M. Robert... d'ordinaire il se cache tout seul dans le bosquet du fond... là-bas... et il a l'air d'y manquer un peu de gaieté. Quant à M. Antoine, il y a longtemps qu'il est parti... il fait rarement long séjour chez nous... Faut-il servir quelque chose à Monsieur, quelque chose à Mademoiselle?...

LE BONHOMME.

Trouve mon fils, et dis-lui que nous l'attendons ici.

ANDRÉ.

A la minute, père Lundi!

FANNY, *à part, regardant au loin.*

Cet ingrat Barbot, qui danse comme un fou!...

SCÈNE IV.

LE BONHOMME, FANNY, *puis* ROBERT.

LE BONHOMME.

Écoute, Fanny... ce matin, après le déjeuner, j'ai entendu, par hasard, quelques mots de votre conversation... avec Adrienne...

FANNY, *effrayée.*

Vous avez ..

LE BONHOMME.

J'ai entendu le plan que vous formiez pour essayer de cacher encore à Robert le... mauvais état de sa position commerciale ..

FANNY.

Mais...

LE BONHOMME.

Je ne sais pourquoi Adrienne croit devoir agir ainsi...

FANNY, *à part.*

Il n'a pas tout entendu!...

LE BONHOMME.

Elle est sage... très-sage, très-prudente... je me conforme donc à sa volonté... je ne parlerai pas encore à Robert... mais...

FANNY.

Ah! ne lui dites rien... Laissez faire Adrienne... dans quelques jours, s'il le faut, vous vous consulterez avec elle, et...

LE BONHOMME.

Oui... oui...

FANNY.

Vous avez entendu aussi, alors, que nous ne voulons pas nous montrer affligées devant Robert... mon bon père... faites comme nous, pendant quelques jours seulement.

LE BONHOMME.

Je vais faire mon possible... quoique, vois-tu, cette horrible nouvelle...

FANNY.

Silence! le voici... donnez-moi le portefeuille... Je vais lui parler comme nous en sommes convenues, avec Adrienne.

(*Robert est arrivé pensif, la tête basse.*)

ROBERT.

Toi ici, sœur?

FANNY.

Oui, frère... Adrienne m'envoie pour te dire de porter l'argent que voilà au banquier.

ROBERT.

Comment! le banquier n'a pas été payé hier?

FANNY.

Non, frère... Il a voulu te voir toi-même, et il a été convenu que tu lui porterais cela aujourd'hui, avant quatre heures.

ROBERT.

J'y vais donc tout de suite, il est à deux pas d'ici.

FANNY.

Je vais avec toi, si tu veux... tu me laisseras dans l'antichambre, ou sur la porte.

ROBERT.

Viens... les jeunes filles comme toi n'ont rien de beau à voir dans cette guinguette.

FANNY.

On y voit pourtant mon père, mon frère, et...

ROBERT.

Et ton fiancé... C'est déplorable... mais c'est comme cela... les hommes sont...

FANNY.

De bien grands enfants, n'est-ce pas?

ROBERT.

Tout à fait... et tu ferais bien de corriger Barbot... Viens!... au revoir, père!

LE BONHOMME.

Assez!... assez!...

SCÈNE V.

LE BONHOMME.

De grands enfants!... de cruels enfants, il faut dire!... Oh! c'est aujourd'hui seulement que je vois clair dans mon existence... Je pouvais vivre autrement... j'ai vécu au jour le jour... J'ai cru avoir fait assez pour les miens, lorsque je leur ai eu donné avec l'amour du travail un peu de cette éducation que personne ne m'avait offerte, à moi... Je n'ai pas songé que, malgré son courage et son savoir, Robert pouvait ne pas réussir... et s'il ne réussit pas, qui le protégera, maintenant que je touche à la tombe?... Que deviendra sa sœur... sa femme... son fils?... Ah! fatale erreur!... fatale maison où j'ai perdu tant de belles heures de ma jeunesse!... pendant que, de même qu'Adrienne, la mère de mes enfants pleurait peut-être aussi auprès de leur berceau... Honte! honte sur l'homme qui abandonne son foyer pour aller chercher au loin un stupide plaisir!.. Les pauvres femmes! elles qui n'ont que la faiblesse et la crainte en partage, comme la fourmi, elles travaillent, travaillent toujours; leur moment de repos, elles savent le trouver dans l'aisance, dans la paix qu'elles ont pu donner au ménage; leur moment de joie, dans les caresses du petit enfant tout mignon qu'elles font sauter sur leurs genoux... et nous! nous, à qui Dieu a donné la force et l'adresse, nous...

SCÈNE VI.

FORTUNÉ, GROUPE DE CANOTIERS *conduit par* BARBOT, ANDRÉ LE BONHOMME.

CHŒUR.

« Nous n'avons qu'un temps à vivre,
« Amis passons-le gaîment!
« Que celui qui doit le suivre
« Ne nous cause aucun tourment!

BARBOT, *un peu ivre.*

« A parcourir la terre et l'onde,
« On perd trop de temps en chemin :
« Faisons plutôt tourner le monde,
« Par l'effet de ce jus divin.

CHŒUR.

« Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc. »

FORTUNÉ.

Allons! allons! capitaine Barbot, la chanson que vous nous avez promise!

TOUS.

La chanson! la chanson!

BARBOT.

Refaisons-nous la voix, alors...

FORTUNÉ.

Noyons nos chats.

TOUS.

Oui... oui!... la chanson!... la chanson!

BARBOT.

Écoutez donc!...

Air nouveau de M. Bossat.

Mes amis, savez-vous pourquoi
Des êtres jetés sur la terre
L'homme a pu se faire le roi?
Est-ce par sa force à la guerre,
Ou par les arts, dont il est père,
Ou bien par un arrêt divin?
Non, c'est parce qu'il a su faire
La cuisine et le vin.

CHŒUR.

Ah! la chose est claire!
Trin, trin, trinquons!
De ce grand mystère,
Oui, tous les secrets
Sont au fond du verre!
Bu, bu, buvons frais!

BARBOT.

Les vieux peuples de l'Orient
Donnaient science et lois au monde,
Quand leur soleil, en souriant,
Mûrissait la vigne féconde.
Mais, pour eux, quelle nuit profonds,
Quel chaos, quel affreux destin!
Depuis qu'une erreur sans seconde
Leur interdit le vin!

CHŒUR.

Ah! la chose est claire! etc.

BARBOT.

Troisième couplet!

Pauvres peuples désespérés,
Une ère nouvelle commence!
Vous serez tous régénérés :
Voilà que les caves de France,
Larges fontaines de Jouvence,
Chez vous débordant un matin,
Vous ramènent gloire et puissance,
En vous rendant le vin!

CHŒUR.

Ah! la chose est claire! etc.

TOUS.

Bravo! vive le capitaine Barbot! vive le capitaine!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GRIFFEUIL, MADAME DUMONT.

(Madame Dumont tient à la main un sac d'écus; elle se range près du Bonhomme qui apostrophe les buveurs, au grand étonnement de Barbot et de Fortuné.)

LE BONHOMME.

Riez! riez!.. Un jour viendra peut-être où ce lundi, qui vous parait si divertissant, vous causera bien des larmes amères!.. Riez!... derrière vos chansons, s'avançent peut-être l'implacable indigence, le cruel désespoir!..

MADAME DUMONT.

C'est bien! c'est bien, compère! Si vous leur aviez toujours fait entendre ce langage, depuis quarante ans que vous tenez le haut bout de la table, bien des familles du quartier seraient plus riches qu'elles ne sont.

GRIFFEUIL.

Sans conteste...

MADAME DUMONT.

Elles auraient de bonnes et belles économies.

GRIFFEUIL.

Calculez! Cinquante-deux lundis dans l'année... cinquante-deux journées perdues... en moyenne deux francs cinquante par journée... soit : par an, cent trente francs de moins à l'avoir... Outre la journée perdue, on boit, on joue... autre perte qui va au moins à l'équivalent d'une autre journée... soit encore : cent trente francs de moins à l'avoir... Cent trente et cent trente : deux cent soixante... Deux cent soixante, répétés pendant les trente-cinq ou quarante ans que dure la force de l'homme, donnent : ou neuf mille cent, ou dix mille quatre cents francs... Moyenne : environ dix mille francs perdus pendant votre carrière... Ce n'est pas tout! ce n'est pas tout!.. L'argent placé d'année en année produit intérêt... L'intérêt cumulé double une somme au bout de quatorze ans... Je n'exagère rien, en affirmant que votre bienheureux lundi vous fait perdre à chacun une somme ronde d'au moins vingt mille francs... Hein! si vous aviez vingt mille francs, lorsque vous n'êtes plus en âge de travailler?.. Vingt mille francs!.. Ce serait un petit domaine... ce serait une retraite d'officier... vous auriez la poule au pot... vous mourriez bon bourgeois... C'est la grâce que je vous souhaite!.. Je vous attends, Madame, pour régler la créance de votre cabaretier.

MADAME DUMONT.

N'oubliez pas ces paroles, jeunes gens!..

LE BONHOMME.

Ne les oubliez jamais, mes enfants!.. (Les buveurs, riant tout bas, reprennent en sourdine le refrain de la chanson, pendant que le Bonhomme, Griffeuil et madame Dumont disparaissent dans la maison, à gauche.)

SCÈNE VIII.

FORTUNÉ, BARBOT, UN CANOTIER, LES BUVEURS, puis ANDRÉ.

BARBOT.

Sur quelle herbe a donc marché le Bonhomme Lundi, pour virer ainsi de bord et nous faire de pareilles lamentations?...

FORTUNÉ.

C'est peut-être son jour de tragédie... car il y va une fois l'an, à la tragédie : le mercredi des cendres.

LE CANOTIER, très-sardonique, très-impertinent.

Et peut-être bien qu'il n'a pas besoin de courir au boulevard pour voir du mélodrame : on lui fournit ça gratis dans sa famille... à ce que dit l'aimable M. Griffeuil... Ce doit être dans ces mélodrames intimes, qu'il trouve les tartines de vertu et les ficelles suffisantes pour entretenir la générosité de madame Dumont, la générosité de M. Antoine, du beau M. Antoine... et il y trouve peut-être bien aussi les brouillards qui empêchent M. son fils Robert de voir un peu plus clair chez lui...

BARBOT.

Tu reviens encore là-dessus, toi!

LE CANOTIER.

A ce que dit M. Griffeuil...

BARBOT.

Explique-toi!..

LE CANOTIER.

A ce que dit M. Griffeuil.

BARBOT.

Voilà plusieurs fois, depuis deux heures, que tu prononces le nom de Robert et de sa famille, sur un ton...

LE CANOTIER.

Sur un ton majeur, ou mineur?

BARBOT, se dégrisant peu à peu.

Explique-toi... ou je vais t'en servir, du majeur... moi!

FORTUNÉ.

Eh! Messieurs...

LE CANOTIER.

Allons donc!.. ne retenez pas ce navigateur... il revient de l'autre monde... il a vu les Sauvages : il ne comprend plus rien aux mœurs des civilisés, et cela lui est égal de tendre la main à un poseur comme Robert, qui se fait un devoir de tourner le dos à ses anciens amis, pour consacrer tous ses soins aux amis de sa femme.

BARBOT.

Malheureux!

LE CANOTIER.

A ce que dit M. Griffeuil.

FORTUNÉ ET LES BUVEURS, contenant Barbot.

Assez! assez!

LE CANOTIER.

Oui... M. Robert, le poseur, que nous allons voir un jour promenant sa femme au bois, dans quelque calèche, escortée du beau, du très-beau M. Antoine.

BARBOT, se dégageant et se jetant sur le canotier.

Ah!!...

LE CANOTIER, se mettant en garde (*boxe*).

Toujours à ce que dit M. Griffeuil.

FORTUNÉ ET LES BUVEURS.

Messieurs! Messieurs!..

ANDRÉ, paraissant.

Bigre!!..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROBERT, FANNY.

ROBERT, séparant les deux lutteurs.

Eh bien! eh bien!.. N'avez-vous pas honte de donner un tel scandale?

LE CANOTIER.

C'est juste... Monsieur a des habitudes plus exemplaires.

BARBOT, exaspéré.

Tais-toi! lâche calomniateur!..

FANNY, au moment où Barbot va se jeter encore sur le canotier.

Ah!!..

ROBERT, retenant Barbot.

Mon ami! mon ami!..

LE CANOTIER, entraîné par Fortuné et les buveurs.

Ah! la chose est claire,
Trin... trin... trinquons......

SCÈNE X.

FANNY, ROBERT, BARBOT.

BARBOT.

Ah! tu ne sais pas... tu ne sais pas... c'est ignoble!

FANNY, éplorée.

Qu'avez-vous donc? mon Dieu!

BARBOT.

Allez... allez là-dedans avec madame Dumont et votre père, qui vous attend, mademoiselle Fanny...

FANNY.

Mais...

BARBOT.

Votre père et madame Dumont... là...

ROBERT.

Oui .. laisse-nous, sœur... je vais la calmer.

BARBOT.

C'est fini... allez... vous voyez bien que c'est fini. (Il lui baise la main.) C'est fini... et je vous adore, mademoiselle Fanny.

FANNY.

Je m'en vais... je m'en vais. (A part.) Oh! les vilains hommes! (Elle sort. Barbot prend une carafe d'eau et se mouille le visage pour se dégriser.)

SCÈNE XI.

BARBOT, ROBERT.

BARBOT, tout à fait dégrisé, mais parlant d'une voix presque étouffée par les larmes.

Robert, pendant vingt ans, nous avons vécu ensemble... vécu comme deux enfants du même père... études, peines, plaisirs, morceau de pain quelquefois... nous avons tout partagé. Tu étais plus sage, plus prévoyant que moi; tu m'offrais ta sagesse, ta prévoyance...

ROBERT, souriant.

Tu avais le cœur plus ardent, le bras plus fort... Tu me donnais ton cœur, tu me donnais ton bras.

BARBOT.

Frère!.. maintenant que la vie est pour nous chose plus difficile, plus grave... maintenant que les deux enfants sont devenus deux hommes, serais-tu prêt encore à me montrer une erreur, à m'éloigner d'une faute dont il te semblerait que je vais devenir victime?

ROBERT.

Comme autrefois, je serais prêt à te crier : Ne fais pas cela, frère! ne fais pas cela! il y va de ton avenir, de ton bonheur... et ton bonheur, c'est le mien.

BARBOT.

Et si tes paroles devaient faire monter le rouge à mon front, allumer la colère dans mon âme, hésiterais-tu à les prononcer?

ROBERT.

Si elles devaient en même temps te rappeler au devoir, je n'hésiterais pas.

BARBOT.

Si elles étouffaient une de ces illusions puissantes à laquelle j'aurais attaché tout le charme de ma vie?

ROBERT.

Que veux-tu dire?

BARBOT.

Si pour me rendre à l'estime, au respect publics, il te fallait me déchirer le cœur, me frapper là comme avec une lame empoisonnée, hésiterais-tu, Robert?

ROBERT.

Pour sauver ta dignité, pour sauver ton honneur, frère, je n'hésiterais pas.

BARBOT.

Eh bien!...

ROBERT.

Parle!

BARBOT.

Oh! mon Dieu!

ROBERT.

Parle! parle!

BARBOT.

Il faut défendre l'entrée de ta maison à M. Antoine.

ROBERT.

Quoi!

BARBOT.

Il faut lui rendre, et lui rendre publiquement, l'argent qu'il a pu te prêter... il faut, Robert, que cet homme ne se trouve plus sur ton chemin.

ROBERT.

De l'argent?... je ne te comprends pas... je n'ai jamais reçu d'argent de M. Antoine.

BARBOT.

Tu en as reçu alors de madame Dumont, qui t'en a fourni à la prière de M. Antoine!.. c'est ce qu'ils disent tous.

ROBERT.

Ceux qui ont ainsi parlé ont menti... je n'ai rien reçu ni de l'un ni de l'autre... Qu'est-ce que cela signifie?...

BARBOT.

Mais tu ne me comprends donc pas!... Cela signifie... que ta liaison avec cet hypocrite pourrait compromettre à la fois et ta femme... et toi.

ROBERT.

Adrienne!

BARBOT.

Oui, Adrienne... oui, l'on ose dire que ta noble Adrienne et cet homme s'entendent pour te trahir!..

ROBERT.

Infamie!

BARBOT.

Oui... c'est une infamie... mais elle est répétée hautement par Griffeuil, par les habitués de cette maison... ils parlent de six mille francs que tu as reçus aujourd'hui même... Est-ce encore un mensonge, oui ou non?

ROBERT.

J'ai là six mille francs. . Adrienne me les a envoyés par Fanny, pour les porter au banquier... que je n'ai pas trouvé chez lui.

BARBOT.

Adrienne!... mais ils disent qu'Adrienne ne pouvait payer la créance de Griffeuil!.. attends que je me souvienne... car... je n'écoutais pas... ces rumeurs sont arrivées confuses à mon oreille...

ROBERT.

Ils disaient...?

BARBOT.

Le terme... la pension de ton fils... des factures non payées... des traites revenues protestées... des remboursements impossibles... et tout cela couvert par Antoine...

ROBERT, exaspéré.

Oh!...

BARBOT.

Du courage, du courage, frère!... ce n'est qu'une calomnie à détruire... Robert!... Robert!... reprends du calme... tu m'épouvantes...

ROBERT.

Adrienne... sa maîtresse!...

BARBOT.

Non! non!... reviens à toi, Robert.

SCÈNE XII.

FANNY, ROBERT, BARBOT, puis LE BONHOMME, MADAME DUMONT, GRIFFEUIL et FORTUNE.

FANNY.

Eh bien! cela va-t-il mieux?

ROBERT.

Fanny, où as-tu pris l'argent que tu m'as apporté?

FANNY.

Mais, à la caisse... c'est Adrienne qui...

ROBERT, très-haut.

On n'a pas pris cet argent à la caisse... Non... non, te dis-je! (Il voit l'embarras de Fanny.) Ah! tu ne sais pas encore mentir, toi!.. (Il a éclaté en sanglots en disant ces derniers mots.)

FANNY, se jetant dans les bras de Robert.

Frère!...

ROBERT.

Prends pitié de moi, pauvre sœur : dis-moi la vérité...

FANNY.

C'est notre père qui...

ROBERT.

Parle, Fanny...

FANNY.

Notre père est allé le prendre chez...

ROBERT.

Chez madame Dumont, ou chez M. Antoine?

FANNY.

Chez madame Dumont!.. mais cet argent appartenait à...

ROBERT.

A qui?.. à qui... sœur?...

FANNY.

Oh! que le ciel nous protége!... Tu as raison, va... je ne sais pas mentir... un malheur nous menace... on a emprunté cet argent...

ROBERT, voyant Griffeuil.

Ah! c'est vous, misérable!.. (Il le prend au collet.)

GRIFFEUIL, criant.

Sensible, mossieu!...

ROBERT.

De quel droit osez-vous...

BARBOT, entre Robert et Griffeuil.

Robert! au nom du ciel...

ROBERT, se calmant.

Oui... oui... (A madame Dumont.) Tenez, Madame, voilà les six mille francs que vous avez eu la bonté de remettre à mon père pour nous... Je sais tout, mon père... Nous n'avons plus

besoin de cette somme, Madame... veuillez la reprendre et recevoir nos humbles remerciements. (Il a ouvert le portefeuille et compté un à un les billets de banque.)

MADAME DUMONT.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?... quel papier me donnez-vous là? (Elle lit.) « *Banque du théâtre du Palais-Royal créée pour les représentations de Frétillon.* » (Griffeuil rit diaboliquement en montrant Robert à madame Dumont.)

LE BONHOMME, à Robert.

Ce portefeuille est-il sorti de ta poche, Robert?

ROBERT.

Il est resté là depuis que Fanny me l'a remis, devant vous.

LE BONHOMME.

Alors, c'est moi que l'on a volé.

QUELQUES VOIX.

Volé!

LE BONHOMME.

Oui... volé!.. le portefeuille contenait six véritables billets de banque.

FORTUNÉ.

Certainement... nous les avons comptés ensemble... Le papier était tout neuf... ah! oui... Mais vous n'êtes pas sorti d'ici depuis que nous les avons vus, ces billets, monsieur Robert?.. Le voleur ne doit pas être loin... c'est quelque escamoteur... il est peut-être encore dans le bal... Pas de bruit, si vous voulez m'en croire... je vais fermer la porte et chercher la garde.

BARBOT.

Le voleur sera parti.

FORTUNÉ.

C'est égal, pour l'honneur de ceux qui restent, il faut que tout le monde soit fouillé.

SCÈNE XIII.

FANNY, LE BONHOMME, ROBERT, ADRIENNE, BARBOT, MADAME DUMONT, GRIFFEUIL, puis ANDRÉ et QUELQUES BUVEURS DERRIÈRE.

LE BONHOMME.

Volé! volé!

MADAME DUMONT.

Ne vous tourmentez pas, compère... il y a là-dessous quelqu'une de ces vilenies que la jeunesse d'aujourd'hui appelle des farces... Vous, monsieur Robert... tenez, ma foi!... je ne mâcherai pas plus longtemps ce que j'ai sur le cœur: votre conduite n'est pas de celles qui font les honnêtes gens... (Mouvement général.)

ADRIENNE, arrivant près de Robert et lui prenant la main pour le contenir; avec douleur.

Madame!...

MADAME DUMONT.

A chacun son métier!... vos allures de grand personnage, vos dissipations avec monsieur mon cousin Antoine... le dédain que vous faites du petit monde au milieu duquel vous devriez vivre... tout cela ne peut guère vous recommander à notre estime.

ADRIENNE.

Oh! que vous a-t-il fait pour l'outrager ainsi!

MADAME DUMONT.

Tant pis pour ceux qui se sont mis en position de craindre la vérité... je vous le dis, moi, les six mille francs que j'avais prêtés joyeusement pour vous tirer d'un mauvais pas n'ont été volés par personne... monsieur mon cousin Antoine et vous... êtes plus capables de...

ROBERT.

Assez, Madame!... cet indigne soupçon...

MADAME DUMONT, excitée par Griffeuil.

Vous aurez appelé cela une plaisanterie... une bonne plaisanterie à faire à la mère aux écus... C'est Antoine et vous qui avez gardé mes six mille francs.

ROBERT, allant vers madame Dumont.

Oh!...

ADRIENNE, arrêtant son mari.

Robert!... (Elle retient à peine ses larmes.) Robert, elle a été jusqu'à ce jour notre seule bienfaitrice... elle m'a prise, pauvre orpheline, pour m'élever auprès d'elle... j'ai grandi sur ses genoux... je la vénère, je l'aime, comme je vénérerais, comme j'aimerais ma mère... elle se trompe en ce moment... elle te méconnait... elle nous accable tous, en te jetant l'insulte à la face... mais elle regrettera les larmes qu'elle nous fait verser... Robert! Robert! pardonne-lui!...

ROBERT, relevant sa femme qui s'incline devant lui.

Adrienne! Adrienne!...

ADRIENNE, dans les bras de Robert.

Ah! merci!... merci!...

ROBERT, à Barbot, lui montrant les larmes d'Adrienne.

Tu vois bien que ce n'était pas vrai!... tu vois bien qu'ils en avaient tous menti!

BARBOT, aux buveurs et à Griffeuil.

Oui, vous en avez tous menti!

ACTE TROISIÈME.

La salle commune d'un hôtel, au Havre. — Plusieurs portes latérales numérotées; au fond, large fenêtre avec balcon; la mer au loin.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, frottant les meubles.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!.. quel travail dans ce grand hôtel du Havre! . Si encore j'y trouvais ce que je cherche!..

Air nouveau de M. Bousset.

Dame! en forgeant, on devient forgeron.
Si le proverbe est vrai, comm' j' le suppose,
En frottant ferm', ma brosse et mon torchon
D' moi finiront par faire quelque chose.
Et tra la la la, etc.

Nous avons tous ici-bas
Notre petite marotte:
Être valet gros et gras,
Voilà de quoi je radote.
Puisqu' je n'ai ni revenus,
Ni parents, ni pèr' ni mère,
J' m'engraisse sur les écus
D' ceux qui ne savent qu'en faire.

Dame! en forgeant on devient forgeron, etc.

Ah! bah!.. Mais cela ne prouve pas qu'à force de frotter on devienne valet de chambre!.. au Havre, surtout!.. et c'est pourtant là qu'il me faut arriver, moi! Mais est-ce difficile! est-ce difficile!.. Après ça... ce doit être si bon, ces places-là, que ceux qui les tiennent ne veulent plus les lâcher.

SCÈNE II.

GRIFFEUIL, ANDRÉ.

GRIFFEUIL; costume de voyage.

André!

ANDRÉ.

A la minute!.. Ah!.. c'est monsieur Griffeuil!.. Monsieur Griffeuil au Havre!..

GRIFFEUIL.

Oui... écoute!

ANDRÉ.

Tout aux ordres de Monsieur.

GRIFFEUIL.

Sensible, mon ami.

ANDRÉ.

Faut-il à Monsieur un appartement de maître?.. Nous avons cela à quinze et vingt francs par jour.

GRIFFEUIL.

Sensible!

ANDRÉ.

Une superbe chambre au premier... vue sur la mer... six francs, non compris le service.

GRIFFEUIL.

Sensible!

ANDRÉ.

Monsieur ne veut pourtant pas les petites chambres ordinaires... c'est trop laid pour Monsieur.

GRIFFEUIL.

Je...

ANDRÉ.

Je vais faire porter les bagages de Monsieur au numéro..?

GRIFFEUIL.

Je n'ai pas de bagages.

ANDRÉ.

Je vais toujours débarrasser Monsieur de sa valise.

GRIFFEUIL.

Sensible! Je la garde avec moi.

ANDRÉ.

Ah! Monsieur vient déjeuner?.. Combien de couverts pour Monsieur?

GRIFFEUIL.

Je ne déjeune pas... je ne dîne pas... je ne couche pas... Est-ce entendu?

ANDRÉ.

Alors, je ne vois pas de quelle utilité notre hôtel peut être pour Monsieur.

GRIFFEUIL.

Cet hôtel est à moi.

ANDRÉ, à part.

Bigre! Moi, qui allais lui dire des choses désagréables!..

GRIFFEUIL.

La famille Robert et madame Dumont sont ici depuis quelques jours, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Oui, Monsieur... M. Robert fils part pour New-York, sur le trois-mâts *le Bonhomme Lundi*, capitaine Barbot.. madame Dumont, madame Robert, M. Robert père et mademoiselle Fanny, l'ont accompagné jusqu'ici... ils repartiront pour Paris, lorsque le navire aura mis à la voile...

GRIFFEUIL.

Quand le navire doit-il mettre à la voile?

ANDRÉ.

Ce soir... si le temps le permet...

GRIFFEUIL, s'asseyant.

Ha!

ANDRÉ.

Monsieur ne désire même pas se rafraîchir?

GRIFFEUIL.

Sensible!

ANDRÉ.

Je ne puis donc rien faire pour Monsieur?

GRIFFEUIL.

Non.

ANDRÉ.

Et Monsieur désire rester là?

GRIFFEUIL.

Oui.

ANDRÉ.

Et...

GRIFFEUIL.

Je désire, de plus, que tu me laisses tranquille.

ANDRÉ.

Monsieur va être satisfait.. Voici, du reste, madame Dumont qui pourra tenir compagnie à Monsieur.

SCÈNE III.

GRIFFEUIL, MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT.

Vous voilà encore, vous!

GRIFFEUIL.

Encore! c'est de l'ingratitude.

MADAME DUMONT.

Qu'est-ce que vous venez faire au Havre?

GRIFFEUIL.

Lorsque vous êtes à Paris, je suis à Paris. Vous êtes au Havre, je viens au Havre... Partout où vous irez, j'irai... C'est ma seule manière de vous faire ma cour, cela... et j'en use.

MADAME DUMONT.

Vous voulez m'exaspérer contre vous?

GRIFFEUIL.

Je veux que vous deveniez madame Griffeuil... je ne sors pas de là. (Il s'assied.)

MADAME DUMONT.

C'est inouï... Vous êtes toqué...

GRIFFEUIL.

Sensible!

MADAME DUMONT.

Abominablement toqué.

GRIFFEUIL.

Je suis ce que je suis, et vous serez madame Griffeuil.

MADAME DUMONT.

Griffeuil, il va se passer des choses fortes!

GRIFFEUIL.

Je les attends.

MADAME DUMONT.

Griffeuil! Griffeuil!

GRIFFEUIL.

Veuve Dumont! veuve Dumont!

MADAME DUMONT.

Au risque de la correctionnelle, je suis capable de vous arracher les yeux.

GRIFFEUIL.

Vous m'épouserez borgne ou aveugle... ce ne sera que plus triste pour vous... et moi, je serai encore content.

MADAME DUMONT.

Mais, affreux grippe-sou... ta passion est donc insensée?..

SCÈNE IV.

GRIFFEUIL, MADAME DUMONT, LE BONHOMME.*

LE BONHOMME.

Pas si insensée, pas si insensée qu'on le croit... Monsieur a conservé assez de présence d'esprit pour diriger fort habilement la combinaison qu'il a entrevue.

GRIFFEUIL, se levant.

Que prétendez-vous dire, Bonhomme?

LE BONHOMME.

Le Bonhomme n'est pas encore tellement bonhomme, qu'il ne puisse démasquer et châtier, au besoin, les hypocrites et les méchants.

GRIFFEUIL.

Comment! comment?

LE BONHOMME.

La tendresse avec laquelle Madame avait élevé la jeune orpheline, devenue la femme de mon fils, vous a fait supposer... (A madame Dumont.) Excusez-moi pour ce que je vais dire... je n'affirme rien, quant à vos intentions... je veux seulement vous expliquer la conduite de Monsieur... La tendresse de Madame et de feu son mari pour Adrienne, vous a fait supposer que la riche veuve n'oublierait pas dans son testament sa fille d'adoption.

MADAME DUMONT.

Ah! ah!..

LE BONHOMME.

Puisque Monsieur veut vous épouser...

MADAME DUMONT.

Sous le régime de la communauté.

LE BONHOMME.

Il est évident qu'il s'attache à ne pas vous laisser distraire une partie de vos biens pour les donner à vos parents naturels ou à une fille d'adoption.

MADAME DUMONT.

Voyez-vous cela!

LE BONHOMME.

Pour arriver à ce but... qu'avait-il à faire? Il avait tout simplement à vous brouiller avec M. Antoine d'abord, et avec Adrienne ensuite.

MADAME DUMONT.

C'est clair comme bonjour.

LE BONHOMME.

Que vous a-t-il dit sans cesse de votre parent, M. Antoine?

MADAME DUMONT.

Il m'en a dit des horreurs...

LE BONHOMME.

Il vous a déterminée à lui fermer votre maison... et je vous assure, moi, que M. Antoine ne méritait pas cette rigueur... Antoine n'est pas même léger, dissipateur, ainsi que Monsieur vous le disait.

MADAME DUMONT.

Tant mieux! tant mieux!

GRIFFEUIL.

Erreur! erreur!

LE BONHOMME.

Monsieur avait donc réussi, quant à votre parent... restait à vous brouiller avec Adrienne... Ici, c'était plus difficile... vous connaissez trop Adrienne... une calomnie ne vous aurait pas émue... Monsieur était trop adroit pour se servir ouvertement de ce moyen... mais s'il ne pouvait rien contre Adrienne, il savait que vous n'aviez jamais fait un bien bon accueil à Robert... Il savait que vous aviez consenti à ce mariage avec quelques difficultés... que fait Monsieur? il attaque Robert; il perd mon malheureux fils auprès de vous, comme il avait perdu Antoine... il se sert même d'Antoine contre Robert, et de Robert contre Antoine.

GRIFFEUIL.

Ah! Monsieur...

MADAME DUMONT.

Tais-toi!

LE BONHOMME.

Il prévoyait, l'habile monsieur, que tôt ou tard Adrienne prendrait vivement parti pour Robert, et alors, de parole en parole, le mauvais état des affaires commerciales de Robert aidant, le désaccord, la malveillance, la haine seraient venus... vous nous auriez repoussés tous, et Monsieur vous aurait épousée, sous le régime de la communauté.

MADAME DUMONT.

Jamais!

GRIFFEUIL, souriant.

On verra... je n'ai que deux mots à répondre.

MADAME DUMONT.

Vous ne répondrez rien du tout.

GRIFFEUIL.

Sensible!

MADAME DUMONT.

Je vois clair enfin dans vos intrigues... vous m'avez mise dans une position atroce, en m'inspirant l'idée que Robert pouvait s'être approprié les six mille francs volés dans le portefeuille, il y a un mois. Robert s'en est irrité, avec juste raison : sa grande fierté, trop grande, le malheureux!.. sa grande fierté l'a poussé à des résolutions terribles; il n'a plus voulu de l'appui de personne... il a convoqué ses créanciers, et lorsque je pouvais tout arranger, il n'y a pas consenti... j'ai eu beau le supplier, au nom d'Adrienne, au nom de son fils, au nom des larmes que nous versions tous... rien n'a pu le fléchir... il a fait abandon de tout ce qu'il possédait... cela ne suffisait pas à ses créanciers... j'étais là pour payer, pour éviter la faillite, le déshonneur de son nom, la honte pour nous tous... il a refusé... toujours refusé... et il est allé lui-même déposer son bilan... (Au Bonhomme.) Ah! mon vieil ami, dites-moi encore, dites-moi qu'Adrienne m'a pardonné d'avoir si involontairement causé ce désastre.

LE BONHOMME.

Un pardon!.. un pardon, à vous! nous vous avons toujours dû, nous vous devons toujours des bénédictions, sainte femme!..

MADAME DUMONT.

Ah! si le Ciel nous laisse vivre, nous les verrons encore heureux, encore joyeux autour de nous.

LE BONHOMME.

Je les entends... ils viennent de visiter le navire de Barbot et d'y faire embarquer les bagages de Robert.

GRIFFEUIL.

Puis-je, sans indiscrétion..?

MADAME DUMONT.

Retirez-vous!..

GRIFFEUIL.

Sensible!... je suis chez moi...

LE BONHOMME, lui montrant une porte.

Chez vous ou non... ne vous présentez jamais devant mon fils!.. c'est moi qui vous y engage... c'est moi qui vous l'ordonne!..

GRIFFEUIL, à part.

Ces gens-là sont tous fous... (Haut.) J'attendrai donc que madame Dumont veuille bien me donner audience.

SCÈNE V.

FANNY, LE BONHOMME, MADAME DUMONT, ROBERT, ADRIENNE, BARBOT.

BARBOT.

Vous n'êtes pas venu visiter mon navire, père Lundi... venez au moins le voir du balcon... nous l'avons amené là, à portée de fusil... voyez comme il se balance coquettement, en vous attendant... on dirait qu'il veut vous parler, le fat!

MADAME DUMONT, à Adrienne.

Il sera bien, dans ce navire, n'est-ce pas?

ROBERT.

Un palais en miniature... une petite merveille!

ADRIENNE.

Une merveille qui nous sépare!..

BARBOT.

Dans une heure nous devons être sortis du port... n'oublions pas ceci, s'il vous plaît? (Barbot et le Bonhomme causent tout bas près de la fenêtre. — Les trois femmes environnent Robert.)

MADAME DUMONT.

Courage! courage! ne pleurez pas, mes enfants... cette séparation ne sera pas longue.

ADRIENNE.

Ah! que Dieu vous entende!.. La terreur s'est emparée de moi en mettant le pied sur ce navire qui flottait sur la vague... au seuil de cette petite chambre, un nuage sinistre a passé devant mes yeux... j'ai cru approcher d'un lit de mort!... Robert, encore une fois, ne nous sépare pas de toi... ne nous abandonne pas ainsi...

FANNY.

Frère!..

MADAME DUMONT.

Pour une parole imprudente que je t'ai dite, tu ne veux pas nous désespérer tous?

ADRIENNE ET FANNY.

Robert!

ADRIENNE.

Notre fils t'implore aussi... ne pars pas...

MADAME DUMONT.

Ah! il vous écoute!.. il pleure comme nous...

ROBERT.

Oui, je pleure... oui, je pleurerai souvent, bien souvent, en ne vous voyant plus autour de moi, en songeant que je vous laisse dans l'inquiétude, dans une douloureuse attente... mais il faut que je parte... il le faut!.. que ce soit par ma faute, ou par la faute des autres, le nom que vous m'aviez donné pur et honoré, mon père, ce nom est aujourd'hui couvert d'une tache et tourné en dérision : on a dit que je n'avais pas su me faire une place au soleil sans recourir à la charité... on a dit que, lorsqu'une voie m'avait été ouverte par des secours mendiés bassement, j'avais été assez faible, assez sot pour me perdre dans cette voie, où un enfant lui-même aurait pu prospérer... on a dit vrai... je m'accuse, je m'accuse seul, seul, mon Adrienne... je m'accuse... je ne me plains pas... mais puisque la faute accomplie n'est pas irréparable... puisque la plaie faite par l'argent peut être calmée et triomphalement guérie par l'argent... j'en gagnerai de façon à rendre au centuple... la charité que l'on m'a faite... j'en gagnerai, mon père, de façon à laisser à mon fils un nom aussi pur et aussi honoré que celui que vous m'aviez donné.

MADAME DUMONT, sanglotant.

Ah! cruel!

ROBERT.

Et maintenant, je vous en supplie à mon tour... plus un mot sur ce départ... laissez-moi entre vous, sans me martyriser... chacune de vos larmes tombe brûlante sur mon cœur... et j'ai besoin de tout mon courage pour m'arracher de vos bras... ah! oui, je suis faible!.. oui, j'ai peur de n'avoir pas toute la fermeté d'un homme... laissez-moi! laissez-moi! (Il sort par la droite.)

ADRIENNE.

Ne l'irritons pas, hélas!

LE BONHOMME, bas.

Et le médecin?

ADRIENNE.

Tout danger de maladie a disparu... sous ce rapport, nous n'avons rien à craindre, et Barbot dira tout à M. Smithson.

BARBOT.

C'est entendu... il ne s'est jamais mieux porté... allez!.. allez!... vite, vos adieux!.. la marée n'entend rien aux affaires de famille.

SCÈNE VI.

BARBOT, FANNY.

(Fanny, marchant derrière les personnages qui sortent, s'arrête près de la porte et regarde Barbot, qui s'inquiétait de la voir sortir sans lui avoir dit adieu.)

BARBOT.

Et moi... personne n'a jamais rien à me dire!

FANNY.

On vous aime pourtant plus que vous ne le méritez.

BARBOT.

Plus que je ne le mérite?..

FANNY.

Avec votre tour du monde!..

BARBOT.

Le fait est que...

FANNY.

Encore, si vous deviez ne le faire qu'une fois!

BARBOT.

Ne m'en parlez pas... je suis capable, cette nuit, de remettre le cap sur les côtes de France.

FANNY.

Qui sait ce que l'on peut rencontrer, pendant un tel voyage?.. il y a toujours des sirènes.

BARBOT.

Non.. non... Pour moi, la seule enchanteresse qui existe sur la terre et sur l'onde... c'est vous!... c'est vous, Fanny!

FANNY.

En tout cas, s'il vous arrive quelque chose dans ce genre, voici un talisman que je vous prie de consulter, au moment du péril...

BARBOT.

Votre portrait! votre portrait!

FANNY.

Vous verrez quels yeux il vous fera, si vous avez seulement la tentation de m'oublier...

BARBOT.

Jamais!

FANNY.

Oh, jamais! si vous vouliez faire une petite marque sur le médaillon toutes les fois que cette tentation vous prendra...

BARBOT.

Je la ferai, cette marque, si j'étais assez abandonné de Dieu pour que le cas se présentât... je la ferai, je le jure... foi de marin!

FANNY.

Eh bien! vous rapporterez mon pauvre médaillon dans un bel état!

BARBOT.

Il sera intact... pur, comme le voilà!

FANNY.

Ah!

BARBOT.

Je vous aime... je vous aime... Je vais me passer cela au cou... Le médaillon descendra jusque sur le cœur... et s'il existe un fluide sympathique quelconque courant sur le globe, vous pourrez de temps à autre compter les battements qui feront danser votre portrait là-dessus...

FANNY.

Et vous, qu'allez-vous me donner, pour que le fluide puisse agir des deux côtés?

BARBOT, fouillant dans ses poches.

Moi?..

FANNY.

Je gage que vous n'avez rien.

BARBOT.

C'est que... c'est que... je n'avais pas eu l'espoir de ce délicieux moment...

FANNY.

La!.. il n'a rien du tout! (Elle s'assied à droite.)

BARBOT.

Ma montre!.. voulez-vous ma montre?.. non, j'en ai besoin... ah! ma boussole... cette petite boussole...

FANNY.

Vous vous perdrez, si vous vous défaites de votre boussole.

BARBOT.

Nous n'en manquons pas à bord... elles sont un peu plus volumineuses... mais exactement semblables.. (Il se met à genoux près de Fanny.) Toutes les heures, je considérerai l'aiguille aimantée... promettez-moi que...

FANNY.

Je regarderai celle-ci toutes les heures...

BARBOT.

Voilà un courant tout trouvé pour le fluide sympathique... Toutes les heures, votre portrait s'agitera là...

FANNY.

Toutes les heures, l'aiguille se tournera vers vous et vous enverra un baiser comme celui-ci... (Elle lui présente son front.)

BARBOT, l'embrassant à plusieurs reprises.

Oui... oui... ô ma bien-aimée... Ah! ne vous éloignez pas encore...

FANNY, disparaissant vivement.

Pour ce malheureux tour du monde, prenez au moins le chemin le plus court...

SCÈNE VII.

BARBOT.

Elle s'éloigne!.. Détestable position!.. Le bonheur serait là, et je vais m'envoler sur l'Océan sans savoir où je m'arrêterai... En vérité, parmi les êtres créés, il n'est que le capitaine au long cours qui soit exposé à une aberration semblable. En arrivant à New-York, je devrais tirer ma casquette à M. Smithson, et revenir vent arrière aux genoux de Fanny... Cher ange!.. quelle douce existence nous passerions ensemble!.. Ah! je... je perds la tête... le délire me... Si je ne la revoyais pas... si je ne revenais plus... quel effroyable désespoir pour elle!.. Et si à mon retour, un autre... Oh! non! non!.. ce n'est pas une âme comme la sienne qui oserait... Je suis stupide... et j'oublie que, avant de songer à nous, nous avons à refaire le bonheur de Robert et d'Adrienne... Tout pour eux d'abord... notre heure viendra ensuite... arrachons ce malheureux ami aux angoisses d'une telle séparation...

SCÈNE VIII.

ROBERT, BARBOT.

BARBOT.

Eh bien, frère?

ROBERT.

Emmène-moi! partons!.. Elles ne parlent plus que de mon fils... de mon fils que nous avons laissé malade dans sa pension... et un projet nouveau leur est venu... Adrienne, tout en pleurs, demande à me suivre à New-York... on veut que j'attende le rétablissement de notre enfant... alors, nous partirions tous les trois.

BARBOT.

J'avais eu cette pensée aussi.. tu l'as repoussée..

ROBERT.

Et je la repousse toujours!..

BARBOT.

Cependant, quelques semaines plus tôt ou plus tard...

ROBERT.

Aveugle que tu es aussi! tu ne vois rien... Tu ne sais rien... Le nom d'Antoine revient sans cesse à leur bouche, et ce nom, je l'abhorre... je suis jaloux.

BARBOT.

Raison de plus pour emmener Adrienne en Amérique et laisser Antoine en Europe.

ROBERT.

Non!.. Je ne vais pas jusqu'à accuser encore Adrienne d'une trahison irréparable... écoute!.. elle a été élevée dans la famille Dumont... j'étais pauvre, j'étais ouvrier, moi... elle vivait avec les jeunes filles de la haute bourgeoisie du faubourg... je vivais dans les ateliers... Antoine, jeune comme elle, élevé comme elle, Antoine fêté alors par M. Dumont, paraissait avoir été choisi par ce dernier pour devenir l'époux de l'orpheline adoptée dans la famille... tout le monde croyait à cela... Adrienne a dû y croire comme tout le monde... M. Dumont est mort... madame Dumont a refusé de voir Antoine... Adrienne a perdu alors le compagnon de ses jeux.. l'ami de toute sa jeunesse...et c'est en ce moment que je me suis présenté, moi, pour demander la main de cette belle orpheline que je ne supposais pas devoir être aussi bien traitée par madame Dumont... Tu sais la peine que nous avons eue à conclure ce mariage... La main sur ta conscience, oserais-tu me dire que je ne suis pas arrivé trop tard?.. Voyons! voyons! de bonne foi, oserais-tu croire que, si Adrienne avait été réellement libre de faire un choix, elle aurait oublié le jeune et brillant Antoine, pour se donner joyeusement au modeste ébéniste?..

BARBOT.

Tu exagères tout... tu exagères tout, Robert!

ROBERT.

Je n'accuse pas la vertu d'Adrienne, te dis-je... devenue ma femme, elle est restée sans reproche... toujours bonne et attentive, mon bonheur a été son vœu de chaque jour... son dévouement, tu l'as vu... sa résignation, son courage, nous y avons applaudi...

BARBOT.

Eh bien!

ROBERT.

Mais une lumière fatale s'est faite... je me suis vu petit pendant qu'Adrienne grandissait, et si la tendresse de l'épouse m'environnait toujours, le cœur de la femme ne m'appartenait jamais.

BARBOT.

Cet effroyable soupçon s'évanouira, frère... Emmenons Adrienne.

ROBERT.

Non! encore une fois... Le soupçon, le doute... ah! il faut les ressentir pour les comprendre... moi, je succomberais dans cette lutte infernale... je n'en veux pas... Adrienne restera libre... isolée... moi je serai loin... Un jour je reparaîtrai devant elle... aux élans de son cœur, à l'éclat de ses yeux, au son de sa voix... je comprendrai... je comprendrai, frère, si je dois ouvrir mes bras à un ange adoré, ou si je dois m'éloigner pour jamais d'une malheureuse adultère.

BARBOT.

Ah! songes-y... tu es cruel, tu es bien cruel dans cette épreuve, Robert!

ROBERT.

Rien n'est plus cruel que l'état où je suis... A mon retour, mon fils me rattacherait à la vie, même après une trahison de sa mère. Aujourd'hui, l'incertitude où je suis ne me laisserait plus vivre.

ANDRÉ, au dehors, à gauche.

Par ici! par ici, monsieur Fortuné!...

SCÈNE IX.

Les mêmes, FORTUNÉ, ANDRÉ.

ANDRÉ, introduisant Fortuné.

Tenez... voici justement M. Robert et M. le capitaine. (Il ressort, en criant.) On y va!... à la minute!

SCÈNE X.

FORTUNÉ, ROBERT, BARBOT.

FORTUNÉ, saluant.

Monsieur Robert... capitaine...

BARBOT.

Que diable viens-tu faire au Havre, toi?

FORTUNÉ.

Je suis envoyé en courrier extraordinaire pour une chose malheureusement trop pressée... Il s'agit de votre fils, monsieur Robert...

ROBERT.

De mon fils?

FORTUNÉ.

Il paraît qu'il va beaucoup plus mal.

ROBERT.

Comment!

FORTUNÉ, cherchant une lettre.

M. Antoine qui vous envoie cette lettre n'a pas eu le temps de m'en dire davantage.

ROBERT.

Donne! donne!...

FORTUNÉ.

Pardon!... ce n'est pas cela...

ROBERT.

Mon pauvre Charles!

BARBOT.

Parlons plus bas... la mère est là...

ROBERT, à part.

Deux lettres!...

FORTUNÉ, donnant la lettre.

Voici, monsieur Robert... je...

ROBERT, retenant Fortuné.

Attends!

BARBOT, à Robert qui lit.

Eh bien?...

ROBERT.

On a de grandes craintes... mais... des craintes seulement... Je vais prévenir Adrienne... elle retournera tout de suite à Paris, et...

ROBERT.

Et rien n'est changé à notre départ?

ROBERT, après un effort douloureux.

Rien.

BARBOT.

Absolument rien?

ROBERT.

Absolument rien.

BARBOT.

Alors, nous serons à bord dans un quart d'heure?..!

ROBERT.

Dans un quart d'heure.

BARBOT.

Je reviens te prendre...

ROBERT.

Je serai prêt.

SCÈNE XI.

ROBERT, FORTUNÉ.

ROBERT, ayant brusquement conduit Fortuné loin de la porte par où Adrienne est sortie.

M. Antoine t'a chargé d'apporter deux lettres ici?

FORTUNÉ.

Non, Monsieur, une seule.

ROBERT.

Tu mens.

FORTUNÉ.

Je vous jure que...

ROBERT.

Tu mens... Donne-moi cette seconde lettre.

FORTUNÉ.

Mais...

ROBERT.

Donne-la.

FORTUNÉ.

C'est que... elle n'est pas pour vous, monsieur Robert.

ROBERT.

Pour qui est-elle?

FORTUNÉ.

Pour...

ROBERT.

Pour qui?

FORTUNÉ.

Pour madame Robert.

ROBERT, dissimulant son trouble.

Eh bien... je vais la lui remettre... donne!...

FORTUNÉ.

La voici, Monsieur...

ROBERT.

C'est bien... attends notre réponse... en bas!... en bas!...

SCÈNE XII.

ROBERT, il lit l'adresse.

« Madame Robert... » c'est bien l'écriture d'Antoine... (Il hésite à ouvrir la lettre; il brise le cachet; ayant jeté un regard sur la lettre, il tombe accablé dans un fauteuil. — Il lit.) « Chère Adrienne... » (Parlé.) Oh!... (Il parcourt la lettre avec désespoir. — Lisant.) « Notre fils... » (Parlé, se levant avec fureur.) Il dit: Notre fils!... (Il lit encore. — Parlé.) Oh! les infâmes!... son fils!... cet enfant serait à eux!... mais.. mais c'est possible... oui... cela est possible... ah!... (Il tombe dans le fauteuil en sanglotant.) Je n'ai plus d'enfant!... je n'ai plus d'enfant!... (Il se lève.) Allons! mari complaisant! naïf Georges Dandin! pauvre niais!... doute de ton sort!... doute! doute!... attends une épreuve plus certaine!... tu as voulu faire la joie d'une orpheline que tu ne croyais aimée de personne!... allons donc!... la belle fille ne s'inquiète plus de toi... c'est une autre existence qu'il lui faut... Oh! hypocrisie!... lâcheté!.. honte! honte!... et plus rien... plus rien pour moi qu'un immense ridicule!... au navire dans quelques minutes?... non!... dans quelques minutes, je serai mort. Je mourrai là, dans le port... là, devant elle... là!...

SCÈNE XIII.

ROBERT, LE BONHOMME.

LE BONHOMME.

L'heure du départ est bien proche, mon fils.

ROBERT, se jetant au cou de son père.

Oui... oui, mon père!... oh! elle est bien proche!

LE BONHOMME.

Et la tâche que tu as à remplir est bien grande maintenant... Ta noble femme... votre beau petit garçon...

ROBERT, tombant à genoux devant son père.

Mon père, les hasards de la mer sont redoutables souvent... Je veux partir avec votre bénédiction... Si un malheur me survenait... si... je ne devais pas vous revoir... Oh! dites-moi... dites-moi que vous ne garderiez pas rigueur à ma triste mémoire pour les torts que j'ai eus... envers vous... envers les nôtres...

LE BONHOMME.

Robert!..

ROBERT.

Dites-moi que vous me pardonneriez les chagrins que je vous ai causés... Dites, dites-moi surtout que vous n'avez pas eu à vous plaindre de mon cœur, et bénissez-moi, mon père.

LE BONHOMME.

Que les vœux et la bénédiction du vieillard t'accompagnent donc, ô mon fils! (Il le relève et l'embrasse avec effusion.)

ROBERT.

Encore, encore, mon bon père...

SCÈNE XIV.

Les mêmes, BARBOT, puis FANNY.

BARBOT, à demi voix.

Embarque! embarque!

LE BONHOMME.

Et ta femme?..

ROBERT.

Non, non.

LE BONHOMME.

Tu partirais sans l'embrasser?

ROBERT.

Oui...

BARBOT, bas.

Évitons les pleurs et les cris... brave vieux père... au revoir!..

ROBERT, au Bonhomme.

Ah!.. ma sœur!.. faites venir ma sœur...

BARBOT.

Que madame Adrienne et madame Dumont ne se doutent de rien... nous n'en finirions plus...

LE BONHOMME.

Voilà Fanny...

ROBERT, ouvrant ses bras à Fanny.

Viens m'embrasser, sœur!..

FANNY.

Frère!..

BARBOT.

Ah! Mademoiselle...

ROBERT, joignant les mains de Barbot et de Fanny.

Embrasse ta fiancée!.. laissez-moi unir vos deux mains... Mourez plutôt que de flétrir le pur et loyal amour qui vous anime... Adieu, sœur... adieu, père! priez pour moi!.. (Il sort avec Barbot et le Bonhomme. — Toute cette scène a été dite avec mystère et à demi voix.)

FANNY.

Je prierai pour que Dieu vous ramène bientôt tous les deux.

SCÈNE XV.

FANNY, ADRIENNE, MADAME DUMONT.

(Fanny, seule, se met à genoux près de la fenêtre; elle prie silencieusement pendant quelques minutes. Adrienne et madame Dumont arrivent par la droite... La voyant agenouillée, elles comprennent.)

ADRIENNE.

Parti!

FANNY.

Il l'a voulu ainsi...

ADRIENNE.

Ah! mon Dieu!

MADAME DUMONT ET LE CHŒUR, au dehors.

Air de M. Boussat

Dieu vous protége,
O nobles cœurs!
Et qu'il abrége
Tous nos malheurs.
Voyez nos alarmes,
O Dieu de bonté!
Et de nos larmes
Prenez pitié.

(Adrienne se met en prière comme Fanny. Madame Dumont essuie ses larmes.)

FANNY, se levant.

Les voilà près du navire... (Les trois femmes sont sur le balcon, agitant leurs mouchoirs.)

ADRIENNE, poussant un cri perçant.

Ah!.. (Elle s'évanouit, soutenue par madame Dumont.)

FANNY.

C'est Robert!.. il est tombé à la mer... Courez!

MADAME DUMONT.

Du secours!

FANNY.

Mon frère!.. (Au Bonhomme, qui rentre.) Ah! parlez.. Mon frère..?

LE BONHOMME.

Mort...

FANNY ET MADAME DUMONT.

Ah!..

LE BONHOMME.

Mort!

ACTE QUATRIÈME.

Un salon à Paris. — Entrée au fond, portes latérales. — Six ans se sont écoulés depuis les événements du troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, MADAME DUMONT, ADRIENNE, CHARLES, FANNY.

(Adrienne est vêtue de noir. Elle brode au métier, à côté de madame Dumont qui dévide de la laine. — Charles a quinze ans; il porte l'uniforme de collégien, il est près de Fanny et lui explique les divisions de la sphère terrestre. — Fanny, vêtue en demi-deuil, écoute attentivement; elle tient une broderie à la main. — Antoine, assis à l'extrême gauche, tient un livre; il est sombre, ses regards soucieux se portent à la dérobée sur Adrienne.)

CHARLES.

Mais non... mais non, ma tante... tu te trompes encore.

FANNY.

Comment?

CHARLES.

Ah! ah!.. Dis-donc, maman... ma tante Fanny qui croyait que lorsque midi sonne à Paris, il sonne partout.

MADAME DUMONT.

Tiens! il sonne partout où il y a des cloches et de bonnes horloges.

CHARLES.

Oh! vous, madame Dumont... je renonce à faire votre éducation... Ma tante Fanny a au moins de la bonne volonté, et beaucoup d'intelligence.

MADAME DUMONT.

La belle fleurette, qu'il me dit là!.. A ton compte, moi, j'en suis donc privée... d'intelligence?

CHARLES.

Distinguo!.. Vous en êtes pétrie.. d'intelligence... mais pas pour étudier la sphère.

MADAME DUMONT, riant.

Pétrie!.. pétrie!..

CHARLES.

Pas de calembours .. à propos de votre ancienne boulangerie... s'il vous plait... Le calembour est mort.

MADAME DUMONT.

Tu m'ennuies...

CHARLES.

Sensible! comme dit votre adorateur permanent.

ADRIENNE.

Charles!.. tu as une langue aujourd'hui...

MADAME DUMONT.

Laisse-le rire, ce petit!.. Ce n'est pas tous les jours par la gaieté que nous pêchons ici...

ANTOINE.

Prenez note de cette remarque, Adrienne.

ADRIENNE.

Je pourrais l'oublier sans danger : on la fait souvent.

MADAME DUMONT.

Vous feriez bien de vous en souvenir vous-même, Antoine.

ANTOINE.

J'y pense toujours, moi. (Un silence, pendant lequel Charles un peu confus se rapproche de Fanny, après avoir embrassé sa mère au front.)

CHARLES, à demi voix, à Fanny.

Veux-tu que je t'explique encore une fois comment on cherche la différence des heures, d'un point du globe à un autre?

FANNY.

Je comprends maintenant... Ce n'est que pour faire le calcul que je ne suis pas forte.

CHARLES.

Ainsi, le méridien, l'équateur, la longitude, la latitude... rien de tout cela ne t'embrouille plus?

FANNY.

Non.

CHARLES.

Parfait! Nous allons passer à la sphère céleste... Il faut que nous connaissions le ciel comme nous connaissons la terre... Tu verras comme c'est gentil à étudier!

FANNY.

Nous commencerons demain.

CHARLES.

Mais le professeur veut être payé.

MADAME DUMONT.

Il a raison... rien pour rien!.. Fais exécuter ta tante!

CHARLES.

Je ne lui demande pas les mines du Pérou... elle est très-égoïste, ma tante... (A Fanny.) Oh! tu as beau faire des signes... je veux que tu me donnes cette jolie petite boussole que j'ai vue l'autre soir dans tes mains... Car, enfin, qu'est-ce que tu fais d'une boussole?

MADAME DUMONT.

Une boussole!

CHARLES.

C'est inconnu dans la boulangerie... C'est un ustensile de marine... et ma tante ne veut pas naviguer, que diantre!.. Moi, c'est différent... un jour viendra où je mènerai peut-être des navires d'un pôle à l'autre... car tu y as consenti, maman... vous y avez consenti, petit père... j'entrerai dans la marine... Oh! la mer!..

Air nouveau de M. Boussat.

Malgré les vents et l'orage,
Malgré la fureur des flots,
Chanter avec l'équipage
La chanson des matelots.
Et puis, à la voix qui crie :
« Feu de bâbord! feu de tribord! »
Pour l'honneur de la patrie,
Gaîment affronter la mort...
Oh! c'est l'état que je préfère!
Oui, ma mère,
Oui, ma mère,
Chaque jour,
Pour lui grandit mon amour.

Dieu! que j'envie le sort du capitaine Barbot, dont ma tante parle sans cesse, et que vous allez enfin me montrer!.. Dis-moi, maman... tu m'as promis une grosse récompense pour mon prix d'honneur.

ADRIENNE.

Je tiendrai ma promesse.

CHARLES.

Eh bien! moi, je te tiens quitte de tout, si tu veux me mener sur le bord de la mer...

ADRIENNE, très-émue.

Non, mon ami... nous ne pouvons quitter Paris...

CHARLES.

Pourquoi, maman?.. ce n'est pas loin... Tiens, mène-moi seulement au Havre... Ce n'est pas un port de guerre... mais, n'importe! . j'aurai déjà une idée exacte des navires, des marées, des vagues... et puis, c'est par le Havre, dit-on, que doit arriver cet étonnant capitaine Barbot. (Fanny, qui s'est levée, fait taire Charles. Adrienne s'est levée aussi et se retire en essuyant des larmes.)

MADAME DUMONT.

Adrienne, mon enfant!.. (A Charles.) Petit babillard, va! (Elle suit Adrienne.)

ANTOINE, à l'avant-scène.

Ah! cette existence est impossible! il faut en finir! (Il prend son chapeau et sort brusquement.)

SCÈNE II.

CHARLES, FANNY.

FANNY.

Êtes-vous content, maintenant?.. Quand je vous faisais signe de vous taire, pourquoi ne pas m'obéir?..

CHARLES.

Tu te fâches aussi?.. Je ne sais pas ce que vous avez, moi!

FANNY.

Te voilà un grand garçon, Charles. . ne parle jamais plus en notre présence ni de la mer, ni du Havre... du Havre surtout... C'est dans ce port que ton père a péri... Il y a six ans... nous l'avons vu tomber de l'échelle du navire qui devait le conduire à New-York... Ce navire était celui du capitaine Barbot...

CHARLES.

Mon père!

FANNY.

C'est un horrible souvenir pour ta mère... pour nous tous, mon ami... On ne t'avait pas encore fait connaître les détails de cette triste mort... Tu es excusable... mais sois plus prudent à l'avenir.

CHARLES.

Oui, oui... ma tante...

FANNY.

Allons! ne pleure pas... ce n'est pas ta faute...

CHARLES.

Veux-tu que j'aille demander pardon à ma mère?

FANNY.

Va l'embrasser... sans ajouter un mot... elle comprendra ton silence...

CHARLES.

Ah! bonne tante, si tu savais combien je souffre, lorsque je vois pleurer maman... et elle pleure si souvent!..

FANNY.

Va, va la rejoindre bien vite... tes larmes calmeront les siennes. (Elle lui commande le silence.) Voici mon père.

SCÈNE III.

FANNY, LE BONHOMME.

LE BONHOMME.

Grande nouvelle! grande nouvelle, mes enfants!.. Barbot!.. nous ne l'attendions que dans huit jours...

FANNY.

Et..?

LE BONHOMME.

Et il est en avance.

FANNY.

Il est au Havre?..

LE BONHOMME.

Il est là...

SCÈNE IV.

FANNY, BARBOT, LE BONHOMME.

BARBOT; uniforme de la marine américaine; il a deux cicatrices sur le front.

Fanny!

FANNY.

Ah!..

BARBOT, embrassant Fanny avec transport.

Chère Fanny!... (Au Bonhomme.) Vous permettez, n'est-ce pas?.. (Il embrasse encore Fanny.) Ah! je craignais de ne plus revenir... Un naufrage... trois ans chez les Peaux Rouges... des aventures inénarrables... la guerre pour le compte de l'*Union américaine*... des grades... des honneurs à n'en pas finir... et presque une fortune à mettre à vos pieds!.. (Au Bonhomme.) Vous permettez encore? (Il embrasse Fanny.) Oh! Fanny... si vous ne m'avez pas oublié, je suis le plus heureux des hommes!

FANNY.

Et mon portrait?..

BARBOT.

Et ma boussole?

FANNY.

La voici...

BARBOT.

Et voilà le portrait.

FANNY.

Il n'a plus de cadre!..

BARBOT.

Les Peaux Rouges me l'ont volé.

FANNY.

Dites plutôt, si vous avez tenu votre serment, que vous avez été obligé d'y faire de si nombreuses marques que les coups de canifs l'ont dévoré, le cadre.

BARBOT, fléchissant un genou devant Fanny.

Jamais capitaine de marine n'a eu conduite plus mémorable... père Lundi!.. c'est le moment de jeter l'ancre d'hyménée dont je vous parlais il y a six ans...

LE BONHOMME.

Je ne m'y oppose pas... je ne m'y oppose pas... et toi, Fanny?

FANNY, imitant le ton qu'elle avait pris au premier acte.

Dame!.. mon petit père...

BARBOT, se relevant.

La noce dans huit jours!.. nous sommes toujours pressés dans la marine!..

FANNY.

Nous sommes coupables de rester là sans prévenir Adrienne de votre arrivée... et je...

BARBOT.

Dites-lui seulement que je suis à Paris... je la verrai tout à l'heure... je vais revenir avec M. Smithson.

FANNY.

M. Smithson de New-York est avec vous?

BARBOT.

Lui-même... nous nous présenterons ensemble... je cours le chercher... prévenez-la de notre visite...

FANNY.

Oh! quelle surprise!

BARBOT.

Oui... le vieux Smithson a voulu voir la France avant de mourir...

FANNY.

Adrienne allait lui écrire ..

BARBOT.

Dites-lui que dans dix minutes il sera devant elle.

FANNY.

C'est un rêve!.. mais un rêve bien doux!..

BARBOT.

Oh! oui... bien doux pour moi!.. (Après avoir embrassé de nouveau Fanny.) Vous permettez encore, n'est-ce pas, brave père?.. (Fanny entre chez Adrienne.)

LE BONHOMME.

Il le faut bien... tu ne demandes de permission que lorsqu'il n'y a plus rien à refuser.

SCÈNE V.

LE BONHOMME, BARBOT.

BARBOT.

La joie me fait perdre la tête... je suis peut-être inconvenant... excusez-moi... je n'ai pas encore l'habitude du bonheur.

LE BONHOMME.

Tu es tout excusé.. voyons! tu dis que M. Smithson.

BARBOT, revenant à lui et prenant une attitude triste.

M. Smithson... oui... sa visite... brave père, parlons franchement entre nous. . M. Smithson croyait se présenter devant madame veuve Robert... vous m'avez appris que madame veuve Robert...

LE BONHOMME.

Est devenue la femme de M. Antoine... Écoute, jeune homme!.. Dieu est témoin qu'Adrienne était loin de penser à cette nouvelle union... elle a pleuré mon fils autant que je l'ai pleuré moi-même... après la catastrophe du Havre, elle s'est jetée dans mes bras, me suppliant de lui permettre de se

consacrer tout entière à la réhabilitation du nom de Robert... Nous n'avions plus de raisons, nous, pour refuser l'appui de madame Dumont.. malgré mon âge, j'ai remplacé Robert à la tête de son atelier... Adrienne et Fanny ont veillé bien des nuits pour me seconder... la bonté dont nous couvrait cette faillite est effacée... on n'a plus à payer que la somme qui était due à M. Smithson... et cette somme est en réserve.

BARBOT.

On savait tout cela à New-York, et M. Smithson avait envoyé sa quittance.

LE BONHOMME.

Cela est vrai... mais nous n'acceptons pas cet acte de générosité... tu le vois, nous devions tout à madame Dumont. . de son côté, madame Dumont avait pris les déterminations de ne plus se séparer d'Adrienne... et cependant, son intention formelle était de ne pas déshériter Antoine.

BARBOT.

Je comprends : elle a exigé le mariage d'Adrienne et de ce M. Antoine.

LE BONHOMME.

Exigé!.. non... elle nous a demandé de la mettre à même de concilier, aux yeux du monde, ses devoirs de famille et ses affections... et elle a proposé ce mariage... Dès le premier moment, Adrienne refusait...

BARBOT.

Elle refusait ?..

LE BONHOMME.

Oui... nous aurions tous refusé peut-être, s'il nous était resté l'espoir de ton retour.

BARBOT.

On m'a cru mort pendant ces trois dernières années.

LE BONHOMME.

Moi, qui n'ai plus que quelques jours à vivre, je ne pouvais rien pour l'avenir de ces pauvres femmes, rien pour l'avenir du petit Charles... je me suis rangé à l'opinion de madame Dumont, et j'ai fait tout ce que je pouvais faire pour déterminer Adrienne à épouser M. Antoine.. S'il n'avait été question que de notre propre bonheur, je te le déclare encore une fois, j'aurais laissé Adrienne suivre les inspirations de son cœur... eussions-nous dû mourir tous dans l'indigence, j'aurais été fier, triomphant de la voir, au printemps de la vie, sacrifier tout à la mémoire de Robert...

BARBOT, à part.

Ah!.. il ne leur avait rien dit.

LE BONHOMME.

Tu me blâmes, toi!.. toi, l'ami de Robert!.. toi, qui n'as pas suivi, jour par jour, les angoisses de notre isolement, de notre impuissance!.. toi, qui n'as pu te rendre compte des trésors de bonté que nous a prodigués madame Dumont!.. Ah! crois-moi, crois-moi, jeune homme, dès le moment où notre bienfaitrice demandait ce mariage, Adrienne ne pouvait refuser.

BARBOT.

Enfin!.. le Ciel l'a voulu... je n'ai plus à discuter sur ce point... Je vais rejoindre M. Smithson... A tout à l'heure, vieux père!

SCÈNE VI.

LE BONHOMME.

Il nous garde rancune... C'est un hommage de plus à la mémoire de Robert... et ceux qui l'ont connu pensent tous ainsi... Nous sommes les seuls, Fanny et moi, qui ayons pu savoir pourquoi Adrienne était obligée de devenir madame Antoine. Laissons-les dire, laissons-les dire. (Il entre chez Adrienne.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, GRIFFEUIL.

GRIFFEUIL.

Depuis quand es-tu ici, toi, André?

ANDRÉ.

Depuis quelques semaines... M. Antoine a eu la bonté de me prendre enfin pour son valet de chambre... à la recommandation de M. Fortuné...

GRIFFEUIL.

Est-ce que le marin qui sort d'ici n'est pas celui qu'on nomme Barbot?

ANDRÉ.

C'est lui-même. Il y a bientôt six ans qu'on ne l'avait vu à Paris.

GRIFFEUIL.

Dis à madame Dumont que je suis là...

ANDRÉ.

Voici Madame...

SCÈNE VIII.

GRIFFEUIL, MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT.

Lui!.. (Griffeuil salue.) Vous êtes donc Belzébuth en personne pour me relancer comme cela!

GRIFFEUIL.

Sensible!

MADAME DUMONT.

Qu'est-ce que vous voulez?

GRIFFEUIL.

Je veux toujours vous épouser... à défaut de quoi, je veux me venger amplement de votre cruauté et des choses peu obligeantes que vous me dites depuis vingt-deux termes.

MADAME DUMONT, s'asseyant brusquement et se posant d'une façon grandiose.

Venge-toi donc, si tes moyens te le permettent, horrible toqué!

GRIFFEUIL.

Sensible!

MADAME DUMONT.

Trouve un moyen... voyons!

GRIFFEUIL.

J'en ai plusieurs.

MADAME DUMONT.

J'attends...

GRIFFEUIL.

Depuis que vous avez fait le mariage de M. Antoine et de madame veuve Robert, vous avez quitté votre maison du faubourg Saint-Antoine pour venir vous loger...

MADAME DUMONT.

Ici... dans cette autre maison à moi... et comme mon traité avec vous vous donnait le droit de louer ici selon votre volonté, vous avez profité de la nécessité où je me trouvais pour me faire payer... (à moi! à moi, la propriétaire!..) pour me faire payer quatre mille francs un appartement que je n'avais jamais loué plus de dix-huit cents francs... J'ai payé avec plaisir... Venez-vous pour m'augmenter encore?.. Je ne demande pas mieux... Voyons, voyons, ne vous gênez pas!

GRIFFEUIL.

Je n'ai pas l'intention de vous augmenter...

MADAME DUMONT.

C'est dommage!

GRIFFEUIL.

Mais je vais vous expulser de cet appartement auquel vous tenez si fort.

MADAME DUMONT.

M'expulser d'ici?

GRIFFEUIL.

Vous expulser d'ici, vous et les vôtres... ce sera plus nouveau.

MADAME DUMONT, se levant.

C'est qu'il en aurait le droit!

GRIFFEUIL.

Mon droit est formel... à la fin du terme qui suivra celui où nous entrons, vous serez hors d'ici, vous, votre famille et vos meubles...

MADAME DUMONT.

Ah! ah! ce serait joli!

GRIFFEUIL.

Et l'appartement que vous vous étiez réservé, rue Saint-Antoine, étant loué par vous-même, pour trois ans, je n'aurai garde de vous en céder un autre.

MADAME DUMONT.

De façon que la propriétaire de dix maisons dans Paris n'aurait plus un logement nulle part.

GRIFFEUIL.

Vous l'avez dit.

MADAME DUMONT.

Griffeuil !..

GRIFFEUIL.

Madame Dumont!

MADAME DUMONT.

Il... eh bien!.. non! je veux me taire.

GRIFFEUIL.

Acceptez-vous le congé que je vous donne, ou faut-il que je vous envoie un commandement par huissier?

MADAME DUMONT.

Envoie-le, ton commandement... envoies-en des bottes, de commandements!.. je veux être expulsée d'ici par la force armée... je veux que toute la capitale voie la mère Dumont,

propriétaire de dix maisons, privée de logement et conduit dans un hôtel garni par les baïonnettes de la milice.

GRIFFEUIL.

Il sera fait comme vous le désirez... Autre chose, maintenant!.. Du temps que vous fermiez votre porte à M. Antoine, l'argent manquait à cet excellent jeune homme... il avait de gros besoins... moi, j'avais eu un peu pitié de lui...

MADAME DUMONT.

Toi, de la pitié?

GRIFFEUIL.

Oui...

MADAME DUMONT.

Toi?

GRIFFEUIL.

Je lui avais ouvert ma bourse.

MADAME DUMONT.

Toi?

GRIFFEUIL.

Moi... moi!.. et la preuve : c'est que voici des lettres de change signées Antoine Dumont, s'élevant ensemble à la bagatelle de trente mille francs.

MADAME DUMONT.

Tu prêtais trente mille francs à Antoine, lorsque tu me disais pis que pendre de lui?

GRIFFEUIL.

N'avais-je pas raison de vous prémunir contre son caractère, lorsqu'il faisait des dettes si nombreuses pour des folies souvent très-risquées?

MADAME DUMONT, effrayée, à part.

Qu'entends-je!.. Antoine serait...

GRIFFEUIL.

Trente mille francs an principal... frais de protêts, de jugements, de significations : douze mille trois cent trente-cinq francs... (je néglige les centimes)... cela fait quarante-deux mille trois cent trente-cinq... ajoutons à cela cinq mille francs, encore prêtés avant-hier audit sieur M. Antoine, sur lettre de change payable à présentation, nous arrivons à un total de quarante-sept mille trois cent trente-cinq francs, dont je suis créancier... toutes les formalités légales ayant été accomplies en temps utile pour les sommes antérieures, ledit M. Antoine sera très-prochainement mis à la prison pour dettes, s'il néglige de me faire rentrer dans mes fonds... je lui accorde un délai de trois jours, à partir de ce moment... et j'ai bien l'honneur... de tout mon cœur.

MADAME DUMONT.

Attendez-donc, vipère que vous êtes!

GRIFFEUIL.

Sensible!

MADAME DUMONT.

Dites-moi au moins pourquoi mon cousin...

GRIFFEUIL.

J'ai dit ce que j'avais à dire ici... si vous avez d'autres renseignements à me demander, vous les ferez prendre chez moi... je...

MADAME DUMONT.

Il y a encore un complot là-dessous... vous avez eu un but caché en prêtant une pareille somme à...

GRIFFEUIL.

Mon but est toujours le même : devenir votre époux par tous les moyens que permet la loi... faites passer chez moi si vous voulez savoir autre chose... si je reviens ici, ce ne sera que pour m'entendre avec vous au sujet de la publication des bans de notre mariage...

MADAME DUMONT.

J'aimerais mieux épouser Satan en personne!

GRIFFEUIL.

Sensible!.. au revoir, donc... ne vous donnez pas la peine de me reconduire...

SCÈNE IX.

MADAME DUMONT, puis ANDRÉ.

MADAME DUMONT, sonnant.

Des dettes, lorsque je ne lui fournissais pas d'argent... cela se conçoit!.. mais depuis qu'il a épousé Adrienne... et avant-hier, cinq mille francs!..

ANDRÉ.

Madame a sonné?

MADAME DUMONT.

Préviens M. Antoine que j'ai besoin de lui parler à l'instant

ANDRÉ.

Monsieur est sorti depuis longtemps.

MADAME DUMONT.

S'il rentre, dis-lui de m'attendre... j'ai à sortir moi-même, il faut que je le voie à mon retour.

ANDRÉ.

Je rapporterai à Monsieur les paroles de Madame. (André sort.)

MADAME DUMONT, seule.

Je vais prévenir mon notaire de tout ce gâchis... j'y perdrais la tête, moi!.. ah! j'ai peur que ce libertin... pauvre Adrienne! .. si je l'avais encore jetée dans un abîme... ah! ce serait épouvantable!.. (Elle sort par une porte latérale.)

SCÈNE X.

ANDRÉ, BARBOT, ROBERT, sous le nom de SMITHSON.

ROBERT, à André, sur la porte du fond.

Annonce à ces dames monsieur Smithtson, de New-York, et le capitaine Barbot.

ANDRÉ.

Madame Dumont va sortir, elle est même déjà partie... Il ne reste là que madame Antoine, mademoiselle Robert et monsieur...

BARBOT.

Annonce-nous aux personnes qui sont là. (André entre chez Adrienne et ressort au bout de quelques secondes pour s'en aller par le fond.)

SCÈNE XI.

ROBERT, BARBOT.

(Robert, sous son déguisement, représente un vieillard à longue barbe grise.)

ROBERT, extrêmement ému.

Mon ami!..

BARBOT.

Tu l'as voulu ainsi, Robert!.. si cruelle que soit la situation que tu t'es faite, tu ne peux plus reculer.

ROBERT.

Ils vont me reconnaître.

BARBOT.

C'est impossible, si tu déguises un peu la voix... ta mort, officiellement constatée au Havre... ton nom, caché à l'équipage du navire, caché aux employés et à la famille Smithson... tout cela est plus que suffisant pour tromper tout le monde.

ROBERT.

Le crois-tu?

BARBOT.

J'en suis certain... mais ne tremble pas ainsi... tu as renoncé à Adrienne, en laissant accomplir ce mariage.

ROBERT.

Elle aimait Antoine... Charles était leur enfant... madame Dumont se chargeait de la vieillesse de mon père... tu te chargeais, toi, de l'avenir de Fanny... que me restait-il à faire en ce monde?.. pourquoi ne m'as-tu pas laissé mourir?.. Ne vois-tu pas que si je suis revenu à Paris, malgré les efforts que tu as faits pour m'en empêcher... ne vois-tu pas, mon ami, que ce n'est pas seulement pour revoir mon père et pour avoir la joie de t'unir moi-même à ma sœur?..

BARBOT.

Infortuné! tu aimes encore Adrienne!

ROBERT.

Oui, je l'aime comme autrefois... oui, cet amour que je croyais avoir remplacé dans mon cœur par une tendre compassion pour celle qui m'a fait tant de mal... Oui, cet amour est revenu soudain plus ardent que jamais... et avec l'amour une jalousie furieuse qui allume tout mon sang dans mes veines...

BARBOT, bas.

Robert! Robert!

ROBERT.

Oh! si nous devons nous trouver en face d'Antoine... si nous devons voir cet enfant, que j'ai caressé jadis avec tant d'enthousiasme, et qui appelle maintenant Antoine son père... Viens, viens! j'ai trop présumé de mon courage... je ne pourrai me contenir... viens!... mon père et Fanny nous trouveront à l'hôtel...

BARBOT.

Voilà vingt-quatre heures que je te propose cela.

ROBERT.

Tu diras à Adrienne que le vieux Smithson...

BARBOT.

Il est trop tard... on nous a vus. Du courage, frère!

SCÈNE XII.

BARBOT, ROBERT, ADRIENNE, CHARLES, FANNY, LE BONHOMME.

(Le Bonhomme paraît le premier et va cordialement offrir sa main à Smithson.)

LE BONHOMME.

Monsieur, permettez que ce soit le père du malheureux Robert qui, le premier, vous serre la main dans cette maison... (Robert, en touchant la main de son père, n'a pu réprimer un transport de bonheur... il a vivement serré cette main. Le Bonhomme a tressailli... il reconnaît son fils.)

ROBERT, bas.

Silence, mon père!

(Le Bonhomme étouffe une exclamation de joie; hors de lui, et cherchant cependant à ne pas trahir le mystère qu'il vient de comprendre, il recule peu à peu jusqu'à l'extrême droite, plaçant ainsi Adrienne, Charles et Fanny, entre Robert et lui. Ce mouvement de scène doit être chaudement mimé par l'artiste chargé du rôle du Bonhomme. — Barbot, qui a vu l'embarras de Robert et du Bonhomme, prend aussitôt le milieu de la scène.)

BARBOT.

Mesdames, monsieur Smithson a bien voulu me charger de vous le présenter à son arrivée à Paris... il ne connaît pas assez notre langue pour vous dire lui-même toute la joie qu'il éprouve à vous voir.

ADRIENNE.

Monsieur Smithson, à qui nous avions déjà de si grandes obligations, nous fait un honneur dont nous sommes vivement touchés...

ROBERT, déguisant sa voix.

Madame...

BARBOT.

Bien que monsieur Smithson ne parle pas le français, vous pouvez vous entendre; il le comprend parfaitement.

ADRIENNE.

A l'époque des malheurs qui ont conduit mon époux à la mort, nous vous étions redevables, Monsieur, d'une somme importante.

BARBOT.

Monsieur Smithson sait déjà avec quel noble courage vous vous êtes tous mis au travail pour satisfaire intégralement les créanciers de la faillite; il sait que le nom de Robert a été réhabilité... et monsieur Smithson, qui se faisait un plaisir de vous aider autant que possible en cette circonstance, vous avait adressé une quittance définitive.

ADRIENNE.

Nous l'avions reçue... mais le Ciel a béni nos efforts... et nous avons pu tenir en réserve la somme que nous vous devions... La voilà, Monsieur... Permettez-moi de vous la faire présenter par le fils de Robert... C'est la réalisation d'un vœu formé par sa triste mère... Va, mon enfant!.. c'était pour toi que ton père avait conçu tant de beaux projets... C'était pour toi qu'il avait eu recours aux conseils, au crédit de monsieur Smithson... Pour toi encore... pour l'honneur du nom qu'il t'a donné, il allait chercher loin de nous les éléments du bonheur dont il croyait pouvoir t'environner un jour... Va, va, mon enfant... remercie Monsieur au nom de ton père... et supplie-le de conserver pour toi un peu de cette bienveillance qu'il lui avait accordée.

CHARLES, fléchissant un genou devant Robert.

Monsieur, en m'approchant de vous au nom de mon pauvre père, il me semble que c'est à genoux que je dois vous parler.

ROBERT, relevant Charles.

Non... non...

BARBOT.

Monsieur Smithson a compris que vous seriez attristés s'il hésitait à prendre la somme que vous tenez à lui rendre. Il l'accepte donc... mais il se réserve d'en faire plus tard un usage que votre juste susceptibilité ne désapprouvera pas. (Robert s'est cru obligé de déposer un baiser sur le front de Charles... il s'y est décidé après une douloureuse hésitation.)

ROBERT, baisant la main d'Adrienne.

Madame... (Baisant la main de Fanny.) Mademoiselle...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANTOINE, FORTUNÉ.

FORTUNÉ, vêtu en homme élégant.

Le capitaine Barbot!.. Ah! ah!.. comment cela va-t-il, illustre capitaine?

BARBOT, sévèrement à Fortuné.

Je ne vous connais pas.

FORTUNÉ.

Mais...

BARBOT.

Je ne vous connais pas.

CHARLES, à Antoine, sur la porte du fond.

Voilà monsieur Smithson de New-York!

ANTOINE.

Ha!

CHARLES.

Viens!.. viens, petit père!

ADRIENNE, ramenant Charles à elle.

Charles, je vous ai défendu de donner ce nom à monsieur Antoine... (Mouvement.) En présence de toutes les personnes qui sont ici, je vous le défends de nouveau... J'aime à croire que vous ne désobéirez plus à votre mère.

ANTOINE, avec menace.

Adrienne! (Il rencontre le regard de Robert, à part.) Oh!..

ROBERT, bas au Bonhomme, qu'il a rejoint à l'extrême droite, après avoir baisé la main des deux femmes.

Emmenez-moi, emmenez-moi d'ici...

ACTE CINQUIÈME

Le salon du quatrième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

FORTUNÉ, ANTOINE.

ANTOINE.

Tu deviens ignoble de cynisme, Fortuné.

FORTUNÉ.

Non, cher Monsieur... non... j'ai de gros besoins aussi, comme dit le père Sensible.

ANTOINE, écrivant.

Voilà vingt-cinq mille francs au moins que je t'ai donnés depuis six ans.

FORTUNÉ.

A peine quatre mille francs par an!... au prix où sont les comestibles et les boissons, c'est à peine si un honnête homme pourrait vivre avec cette bagatelle... un fripon aussi complet que celui que vous avez fait de moi, a besoin d'une abondance bien autrement recherchée! (Il s'assied.)

ANTOINE.

Je t'assure que je n'ai pas un liard ce soir.

FORTUNÉ.

Ce ne sont pas des liards qu'il me faut... mes besoins ont grandi... grandi à m'effrayer moi-même.

ANTOINE.

Attends quelques jours...

FORTUNÉ.

Ce n'est plus possible.

ANTOINE.

Je verrai... je chercherai.

FORTUNÉ.

D'autres aussi verront et chercheront... n'avez-vous pas entendu Barbot?.. son : « Je ne vous connais pas! » est pourtant assez clair.

ANTOINE.

Que veux-tu que sache Barbot?

FORTUNÉ.

Si je suis ignoble de cynisme, vous êtes prodigieux d'aveuglement, vous... Je vais vous mettre les points sur les i... Les habitudes de cabaret du Bonhomme Lundi avaient autrefois favorisé votre combinaison, n'est-ce pas? Par un retour des choses de ce monde, le vieux besoin que le Bonhomme avait de chanter la gaudriole, lui a fourni d'abord des armes pour réparer le mal dont il avait été cause... il a intéressé tout le quartier... Il est devenu le dieu des fêtes et des banquets... une fois à la tête de l'atelier de Robert, les commandes ont abondé chez lui... il a gagné tout ce qu'il a voulu.

ANTOINE.

Après?

FORTUNÉ.

Après?.. il a continué à boire, à chanter... En buvant les amis jasent... à force de jaser on a fini par revenir sur l'affaire des six billets de banque de M. Bonsoir. Le canotier avait vu entre mes mains un bout de ces billets... entre deux refrains on a commenté la chose; de commentaire en commentaire, on s'est rendu compte d'une foule d'autres petits mystères... et ce matin, en embrassant Barbot, le Bonhomme a

rien eu de plus pressé à lui dire que le nom de son voleur, et ce nom, vous le connaissez ? .

ANTOINE.

Comment comptes-tu te défendre ?

FORTUNÉ.

Me défendre !.. Je compte me défendre en prenant ma course cette nuit, et en fuyant jusque dans les pays les plus lointains... c'est pourquoi si vous ne me donnez pas une somme un peu rondelette, je vous ferai partager l'ennui que je vais éprouver loin de ma patrie, en disant à votre famille que si c'est ma coupable main qui a pris les six mille francs, c'est votre admirable tête qui...

ANTOINE.

Parle plus bas !

FORTUNÉ.

Réglons donc vivement nos comptes, cher Monsieur... Il y a ce soir dans l'air une odeur de prison qui me gêne bien.

ANTOINE.

Je vais te donner un mot pour Griffeuil... il te comptera une centaine de louis.

FORTUNÉ.

Cent louis pour l'opération sur la banque Frétillon... cent louis pour le port de la lettre que j'ai remise au Havre à ce pauvre M. Robert... vous savez ? la lettre qui était adressée à Madame, et que je devais cacher au mari avec assez de maladresse pour que le mari ne pût manquer de la voir et de m. l'arracher de force... Oh ! j'avais parfaitement joué mon rôle de Jocrisse, et il paraît que vous aviez suffisamment bien rédigé la lettre pour qu'elle produisît tout l'effet...

ANTOINE, se levant.

Tais-toi !..

FORTUNÉ.

Tout l'effet qu'elle a produit...

ANTOINE.

Tais-toi, misérable !

FORTUNÉ, suivant Antoine, la plume à la main.

Mettez donc deux cents louis... Je vous en demanderai davantage lorsque je serai arrivé en lieu de sûreté.

ANTOINE.

Si tu dis un seul mot, l'échafaudage que nous avons élevé avec tant de peine s'écroulera soudain... Je serai perdu, déshonoré, ruiné...

FORTUNÉ.

Soyez tranquille !.. Je tiens énormément à ce que vous ne vous ruiniez pas... mais, un mot encore, mon cher complice, et dites-moi la vérité, si cela est possible... Vous êtes le mari de madame Adrienne, cela paraît clair au premier abord, puisque vous avez été unis par-devant M. le maire... mais, entre nous, cette cérémonie n'est pas tout à fait suffisante... Madame Adrienne occupe cet appartement ; vous occupez, vous, celui-ci... Madame Adrienne, je crois, n'a jamais franchi cette porte-là... et cette porte-ci n'a jamais été ouverte pour vous.

ANTOINE.

Silence !

FORTUNÉ.

Je parle très-bas... vous comprenez : puisque vous n'êtes pas un véritable mari pour madame Adrienne, nous ne pouvons guère compter sur elle à propos de ce diable d'héritage de la mère Dumont.

ANTOINE.

Assez là-dessus, te dis-je ! il ne faut pas que les personnes qui nous environnent connaissent la ridicule position où je suis.

FORTUNÉ.

Tant que vous vous conduirez gentiment avec moi, je serai muet.

ANTOINE.

Pas une seule indiscrétion ?

FORTUNÉ.

Pas une !.. mais si l'aimable M. Griffeuil refusait de me donner les deux cents louis ?

ANTOINE.

Tu viendrais me rejoindre au café que tu connais. Là, je te les donnerais moi-même.

FORTUNÉ.

Ha !.. s'il me compte l'argent, je ne vous reverrai pas... je ne vous reverrai jamais... Prêtez-moi cette montre que vous avez là .. il est très-désagréable de ne pas avoir l'heure en voyage... Vous pouvez laisser la chaîne... On fait de si mauvaises rencontres en chemin de fer !.. (Antoine a donné la montre et la chaîne.) et, si je ne touche pas, au café, à onze heures !

ENSEMBLE.

FORTUNÉ.

Au clou je dépose ceci :
C'est de la poudre d'escampette...
Et je décampe d'ici
Sans tambour ni trompette !

ANTOINE.

Ah ! rien ne m'a réussi !
Ma perte serait complète,
Si j'osais attendre ici
L'orage qui s'apprête.

FORTUNÉ, partant.

Si Griffeuil refuse ?

ANTOINE.

Au café, à onze heures précises !

FORTUNÉ.

J'y serai...

SCÈNE II.

ANTOINE, puis ANDRÉ.

ANTOINE, seul.

Et moi, je n'y serai pas... Madame Dumont et Fanny sont chez le notaire... elles iront de là faire une course qui leur prendra du temps. Le Bonhomme est pour toute la soirée avec Barbot et Smithson... (Il sonne. — André paraît.) Es-tu allé voir si une voiture attend au coin de la rue ?..

ANDRÉ.

J'y ai vu un coupé et une belle voiture de voyage attelée de deux chevaux bien impatients...

ANTOINE.

Où est Charles ?

ANDRÉ.

M. Charles est seul dans sa petite chambre, à travailler comme d'habitude...

ANTOINE.

Fais-lui prendre ses livres et va le mettre dans le coupé. Le cocher le conduira à son collége : c'est l'ordre de sa mère... il n'est pas nécessaire que Charles entre ici pour nous dire adieu... nous sommes en affaires... Sa mère ira le voir demain au collége... Toi, prends cette lettre... Lorsque tu auras mis Charles dans le coupé, tu la porteras à son adresse, aux Champs-Élysées... Je te permets de rester dehors si tu veux... Il n'y aura personne ici jusque vers minuit...

ANDRÉ.

Je profiterai du congé que m'offre Monsieur.

ANTOINE.

Lorsque Charles sera parti, tu feras avancer la grande voiture devant la porte... Va !

SCÈNE III.

ANTOINE, seul.

Griffeuil a tout dit à madame Dumont .. Fortuné, poussé à bout, fera des aveux complets... J'ai déjà été bravé par Adrienne... Cette scène à propos de Charles devant deux étrangers dénote une intention avouée de rupture... Smithson... à son aspect, un frisson de terreur m'a glacé devant tout ce monde... Étrange illusion que donne le remords ! j'ai cru rencontrer le regard flamboyant de Robert trompé par ma ruse. Étrange faiblesse que donne le crime ! ce regard m'avait courbé sous ma honte comme aurait fait un arrêt de l'éternelle justice !.. Ah ! non, non ! chimères que tout cela ! Un fatal entraînement m'a poussé dans cette intrigue... on ne recule plus sur la pente où je suis parvenu... il faut y triompher et relever la tête avec audace, ou il faut y mourir ! (Il va frapper à la porte d'Adrienne.)

SCÈNE IV.

ANTOINE, puis ADRIENNE.

ANTOINE, encore seul.

La nuit est venue... si Adrienne consent à me suivre, elle restera en mon pouvoir, et tout sera sauvé... cette lettre supposée de M. Smithson va la déterminer sans doute... elle entrera dans la voiture avec moi... et nous ne reparaîtrons ici que le jour où je serai son maître absolu. (Il frappe de nouveau, Adrienne paraît, pâle, désolée.)

ADRIENNE.

Que me voulez-vous, Monsieur ?

ANTOINE.

J'aurais beaucoup à me plaindre, Adrienne, surtout de

la scène que vous m'avez faite tout à l'heure... mais j'excuse l'égarement où vous avaient jetée les souvenirs que vous rappelait la présence de M. Smithson...

ADRIENNE.

Bien cruels souvenirs, en effet...

ANTOINE.

Hélas ! vous m'en faites souffrir sinon plus, au moins autant que vous en souffrez vous-même... cependant, j'espère dans l'avenir... j'espere en vous, Adrienne, et j'attends que vous ayez reconnu combien vous êtes injuste à mon égard.

ADRIENNE, à part.

Toujours cet hypocrite langage !

ANTOINE.

On vient d'apporter cette lettre pour vous... de la part de M. Smithson... sa voiture et son domestique sont à la porte... on attend votre réponse.

ADRIENNE.

Cette lettre est écrite en anglais?

ANTOINE.

M. Smithson ne sait probablement pas le français... et il se sera souvenu que vous-même correspondiez autrefois en anglais avec lui.

ADRIENNE, lisant.

Il me prie de passer sur-le-champ à son hôtel... il part cette nuit pour Marseille... il ne reviendra pas à Paris... il a reçu des nouvelles qui l'obligent à ce prompt départ... et il a besoin de me voir, de nous voir, vous et moi, avant de s'éloigner... Pour que nous ne perdions pas de temps, il nous envoie sa voiture et son domestique...

ANTOINE.

Ils sont à la porte.

ADRIENNE.

Il faut partir de suite.

ANTOINE.

Je suis à vos ordres... quoique je voie fort peu ce que M. Smithson peut avoir à me dire... à moi personnellement.

ADRIENNE.

Nous l'apprendrons de lui. (Elle sort.) Je mets un chapeau.

ANTOINE, seul.

Elle est à moi!.. je vais faire de madame Dumont tout ce que je voudrai... Il est peu de romans où l'on rencontre un benêt de mari réduit à la nécessité d'enlever sa femme... j'ai bien mes dix mille francs là dans cette poche... Avec dix mille francs on peut passer quelques mois dans la maison isolée où j'emprisonne Adrienne... elle vient... ah! je triomphe!.. mon amour méconnu se réveille tout-puissant... la voilà!..

ADRIENNE.

Mais puisque M. Smithson ne reviendra pas à Paris, il me semble qu'il serait peut-être content de voir encore une fois le fils de Robert.

ANTOINE.

Ce serait fâcheux, car Charles m'a demandé à sortir, et je lui ai permis d'aller se promener avec André... ils ne rentreront que tard.

ADRIENNE.

Ha!.. mon père est probablement avec Barbot.

ANTOINE.

Chez M. Smithson... sans doute... ils ont dîné ensemble... et les Américains dînent longtemps... venez-vous ?

ADRIENNE.

Oui...

ANTOINE.

C'est rue de Rivoli... nous en avons pour vingt minutes à peine.

ADRIENNE.

Arriver dans l'après-midi... repartir cette nuit... c'est bien singulier.

ANTOINE.

Un armateur comme M. Smithson a de graves intérêts dans tous les ports... il peut être appelé à Marseille pour un cas extraordinaire... par dépêche télégraphique... ne partons-nous pas ?...

ADRIENNE.

Mais si...

ANTOINE, ouvrant la porte

Passez, Madame...

ADRIENNE, s'arrêtant.

Tenez, Monsieur... je ne sais ce que j'éprouve... je ne comprends pas pourquoi M. Smithson peut avoir besoin de vous.., je vais y aller seule.

ANTOINE.

Bien obligé!.. une jeune femme, chez un étranger, dans un hôtel public... à cette heure-ci .. M. Smithson, en me priant de vous accompagner a mieux le sentiment des convenances que vous ne paraissez l'avoir vous-même, Madame...

ADRIENNE.

En ce cas, je n'y vais pas du tout... les convenances seront mieux gardées encore... (Elle ôte son chapeau.) M. Smithson se donnera la peine de passer ici, en se rendant à la gare du chemin de fer... je lui écris dans ce sens... ayez la bonté de descendre mon billet à son domestique... à moins que vous ne préfériez le porter vous-même.., et le lui remettre en mains propres.

ANTOINE.

Allons, Adrienne, soyez plus raisonnable... on doit trop à M. Smithson pour le traiter ainsi... Allez seule chez lui si vous le voulez.

ADRIENNE.

Votre sentiment des convenances se modifie donc. (Elle est prête à reprendre son chapeau.)

ANTOINE.

Je ne réfléchissais pas que vous y trouverez votre père et Barbot.

ADRIENNE.

J'y pensais, moi.

ANTOINE, à part.

J'entrerai dans la voiture malgré elle... et fouette cocher!... (A Adrienne qui le regarde.) Je vous accompagne jusque sur la porte.

ADRIENNE.

Vous êtes bien ému, Monsieur... Ah! mon pressentiment ne me trompait pas... vous me tendiez un piége... Si, Monsieur!..

ANTOINE.

Quel piége voulez-vous que...

ADRIENNE, ouvrant un tiroir.

Ah! j'ai là la lettre par laquelle M. Smithson m'annonçait son arrivée à Paris... (Elle ouvre cette lettre et la compare à l'autre.) Regardez! regardez donc!... la lettre que vous m'avez remise n'est pas de M. Smithson... mais regardez donc!.. c'est une grossière imitation... et cette imitation, c'est vous qui l'avez faite... c'est vous! c'est vous, Monsieur!

ANTOINE.

Eh bien!... que notre destinée s'accomplisse donc!... oui, je l'ai écrite, cette lettre... oui, je refuse de rester plus longtemps le mari grotesque que vos fantaisies romanesques ont voulu faire de moi... vous êtes ma femme devant la loi... la loi me donne droit et puissance sur vous... Vous allez me suivre là où il me plaira de vous conduire.

ADRIENNE.

On a voulu que je fusse votre femme devant les hommes... de votre propre consentement j'ai conservé le droit de rester devant Dieu la veuve de Robert... Pour obéir à la noble femme qui a fait de moi son enfant chérie, qui m'a comblée chaque jour d'un bienfait nouveau, j'ai consenti à signer entre nous l'acte d'union qui devait porter le calme dans deux familles... mais en vous donnant ma main, j'ai gardé mon cœur... vous n'avez ni droits ni puissance sur lui... je refuse de vous suivre.

ANTOINE.

Adrienne, ne mettez pas le comble à mon désespoir... par pitié pour cet amour que vous m'avez toujours inspiré!

ADRIENNE.

Vous! de l'amour ?

ANTOINE.

Adrienne!

ADRIENNE.

Encore une fois... renoncez à me tromper par votre impudente hypocrisie... vous n'avez jamais vu en moi que l'héritière de madame Dumont... vous avez cru que c'était à cause de moi que madame Dumont vous renvoyait de chez elle... alors, perdant l'espoir de rentrer dans les bonnes grâces de votre riche parente, vous avez pris à tâche de vous emparer de moi, non parce que vous m'aimiez, mais parce que, d'après vos calculs, j'étais le lien qui pouvait seul vous rattacher à madame Dumont... De l'amour pour moi!.. vous n'avez jamais aimé que la débauche et l'orgie... oh! je sais tout, aujourd'hui... depuis notre simulacre de mariage, on a eu la charité de me faire connaître votre existence... on m'a tout dit, Monsieur... et vous devriez rougir devant moi, si votre front pouvait rougir encore!..

ANTOINE.

Ah ! c'en est trop !..

ADRIENNE.

Oui, vous aviez ignoblement trahi la confiance que Robert avait en vous... vous aviez hâté sa ruine par des conseils habilement perfides, par des dénonciations contre lui auprès de ses clients, auprès de ses correspondants... vous en faisiez ostensiblement votre ami, et, derrière lui, vous le couvriez de blâme... vous le livriez au mépris de son entourage, car, ô douleur! vous alliez jusqu'à prétendre que vous étiez l'a-

mant de sa femme... vous voyez bien que je sais tout!.... m'ordonnez-vous encore de vous suivre?

ANTOINE.

Non!.. Je n'ai plus besoin de tant de mystères pour me montrer aussi infâme qu'il vous plait de me faire... j'ai éloigné tout le monde... une chaise de poste est dans la cour.

ADRIENNE, effrayée.

Oh!

ANTOINE.

Que je sois dominé par le besoin de ne pas perdre l'héritage, ou par l'ardeur de cet amour que vous insultes avec une audace pareille, votre liberté cesse... vous m'appartenez!..

ADRIENNE.

Oh!

ANTOINE.

Tu me suivras!..

ADRIENNE.

Non! non!

ANTOINE.

Les droits que tu me refuses, je les prendrai... tu n'es plus la veuve de Robert, tu es ma femme.

ADRIENNE.

Plutôt la mort!

ANTOINE.

Et si je dois me perdre, tu te perdras avec moi.

ADRIENNE.

Au secours!

ANTOINE.

Vaines clameurs... Partons!

ADRIENNE.

Oh! grâce!

ANTOINE.

Vaines prières! personne ne peut t'arracher de mes bras.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROBERT, BARBOT.

ROBERT, ouvrant la porte du fond.

Peut-être!..

ANTOINE ET ADRIENNE.

Oh!.. (Antoine recule à l'avant-scène de gauche.)

ADRIENNE, qui a reculé à l'avant-scène de droite.

Oh!.. Robert!.. (Elle se jette dans les bras de Robert.)

ANTOINE.

Lui!.. Je ne m'étais pas trompé... Je suis perdu... Non!.. Leur enfant reste en mon pouvoir.

BARBOT, frappant sur l'épaule d'Antoine.

A nous deux maintenant!.. Donnez-vous la peine de passer, s'il vous plait...

ANTOINE.

Eh bien! soit... marchons!

SCÈNE VI.

ROBERT, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Oh! mon Dieu!

ROBERT.

J'étais là... j'ai tout entendu... Ah! je t'aime toujours...

ADRIENNE.

Robert!..

ROBERT.

On m'avait donné contre toi tant de preuves accablantes, que j'avais fini par te croire coupable... et j'avais voulu mourir.

ADRIENNE.

Quoi! cette chute, au Havre...?

ROBERT.

Elle était volontaire... c'est Barbot qui m'a sauvé malgré moi...

ADRIENNE.

Oh!

ROBERT.

Tiens... lis... lis... cette infâme lettre qu'Antoine avait fait mettre entre mes mains au moment du départ...

ADRIENNE, ayant parcouru la lettre.

Le misérable!.. Mon fils... il disait... Oh!.. c'était moi qu'il fallait tuer, si tu croyais cela... Notre enfant, juste ciel!..

ROBERT.

Ah! montre-le-moi maintenant... Tantôt j'ai bien souffert lorsque tu le poussais dans mes bras.

ADRIENNE, éclatant en sanglots.

Pauvre ami!..

ROBERT.

Tu es restée devant Dieu la veuve de Robert... tous nos malheurs sont réparés. Le mariage conclu avec ce misérable est annulé par le fait seul de mon retour... Montre-moi... montre-moi notre enfant...

SCÈNE VII.

GRIFFEUIL, ROBERT, ADRIENNE.

GRIFFEUIL.

Ne soyez pas inquiet de Charles... Il est avec votre père... Antoine voulait vous l'enlever.

ADRIENNE.

Oh!..

GRIFFEUIL.

C'était avec mon argent qu'il soudoyait des complices... mais je les ai soudoyés plus fort, et ils l'ont trahi, lui, pour m'obéir, à moi...

ADRIENNE.

Ah! Monsieur...

GRIFFEUIL.

Sensible! sensible!.. j'ai fait aussi arrêter Fortuné... si vous avez besoin de lui...

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

GRIFFEUIL, MADAME DUMONT, CHARLES, ADRIENNE, ROBERT, puis BARBOT, FANNY, LE BONHOMME.

FANNY.

Frère!.. frère!..

MADAME DUMONT.

Ah!..

LE BONHOMME, amenant Charles.

Le voilà!.. (Robert tient Fanny et Charles dans ses bras.)

MADAME DUMONT, à Griffeuil.

Et ce malheureux Antoine?..

BARBOT, arrivant.

Il ne tourmentera plus personne ici: il vient de s'exiler pour jamais de France.

GRIFFEUIL.

Me payerez-vous ce qu'il me doit... après le service que je vous ai rendu?

MADAME DUMONT.

Oui.

GRIFFEUIL.

M'épouserez-vous de suite?

MADAME DUMONT.

Non!..

GRIFFEUIL.

Sensible! j'attendrai...

FIN.



L'ÉDUCATION D'UN SERIN

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. VARIN

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 28 DÉCEMBRE 1856.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MADAME BRIOCHÉ, rentière.......	Mme Dupuis.
JACQUETTE, ouvrière, sa nièce......	Mlle Virginie Duclay.
PISTOLET, charlatan...............	MM. Lhéritier.
GRIMOU, jeune ouvrier.............	Gil-Perez.

Chez madame Brioché.

Une mansarde : grande fenêtre au fond, entrée également au fond, à droite, une armoire, au premier plan ; portes latérales à droite et à gauche, une table à gauche, un guéridon près de la fenêtre, chaises, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUETTE, MADAME BRIOCHÉ.

(Au lever du rideau Jacquette est assise près de la fenêtre et travaille. Madame Brioché, assise aussi, près de la table sur laquelle sont une cage avec un serin, et une serinette dont elle tourne la manivelle.)

JACQUETTE, regardant par la fenêtre.

Ah! je crois qu'il me regarde!.. il n'ose peut-être pas me saluer! (Elle se lève et fait la révérence.) Monsieur!.. (Jetant son ouvrage avec dépit.) Eh bien! non! il tourne la tête d'un autre côté!.. c'est un serin que ce garçon-là!..

GRIMOU, chantant en dehors.

Malb'roug s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine-

JACQUETTE.

Bon!.. le voilà qui chante!.. Et quelle chanson!.. n'avoir pas l'idée de me faire un salut!.. c'est drôle à son âge!..

MADAME BRIOCHÉ.

Ah! le vilain! ah! le petit vilain! je ne pourrai jamais rien faire de lui!.. Ne pas retenir un si joli air que celui-là! Il faut qu'il y mette de la mauvaise volonté!

JACQUETTE.

Qu'avez-vous donc, ma tante?.. on dirait que vous êtes contrariée!

MADAME BRIOCHÉ.

Je suis désolée! mon serin ne me donne aucune satisfaction!.. il ne veut rien apprendre!

JACQUETTE, à part.

C'est comme le mien! (Haut.) Vous l'aimiez pourtant bien, il devrait être docile!

MADAME BRIOCHÉ.

Certainement! (Se levant.) Mais, vois-tu, Jacquette, ces petits êtres-là, il ne suffit pas de les aimer, il faut encore leur faire comprendre qu'on les aime, pour qu'ils s'attachent peu à peu!

JACQUETTE.

Ah! les serins, il faut leur faire comprendre...

MADAME BRIOCHÉ.

Ça leur vient par l'éducation!.. ces animaux-là n'ont pas inventé la poudre, et c'est à nous qui avons plus d'esprit qu'eux, je dis ça sans amour-propre, c'est à nous de leur inculquer l'intelligence dont la nature les a dépourvus!.. mais ça demande de la patience!

JACQUETTE, regardant la fenêtre.

Oui, oui, je vois comment il faut s'y prendre.

MADAME BRIOCHÉ.

Les serins, ça ne sait que chanter et encore ça chante sans savoir ce que ça chante!

GRIMOU, chantant.

Madam' monte à sa tour,
Mironton, tonton, etc.

JACQUETTE, à part, se levant.

Encore lui!.. si j'essayais... oui!.. (Haut.) C'est insupportable!

MADAME BRIOCHÉ.

Quoi donc?

JACQUETTE.

Un jeune ouvrier qui demeure dans une mansarde à côté et dont le voisinage ne me plaît guère.

MADAME BRIOCHÉ.

Pourquoi? est-ce qu'il t'a parlé?

JACQUETTE.

Pas jusqu'à présent!.. Mais dès que je parais à la fenêtre ses yeux ne me quittent plus!

MADAME BRIOCHÉ.

Qu'est-ce que j'apprends là?

JACQUETTE.

Et il chante quelquefois des choses qui vous feraient rougir vous-même.

MADAME BRIOCHÉ.

C'est donc bien fort.

JACQUETTE.

Je tâche de ne pas écouter, mais ça me gêne.

MADAME BRIOCHÉ.

Aurait-il l'effronterie de vouloir t'en conter?

JACQUETTE.

Franchement, ma tante, je le crois.

MADAME BRIOCHÉ.

Mais c'est révoltant!

JACQUETTE.

Oui, c'est révoltant, et si vous pouvez l'empêcher...

MADAME BRIOCHÉ.

Si je le peux!.. Et tout de suite encore!.. Est-il à sa fenêtre?

JACQUETTE.

Il y est toujours!.. Dites-lui bien que vous lui défendez de m'aimer, que ça ne vous convient pas, et qu'il aura affaire à vous!

MADAME BRIOCHÉ.

C'est bon! c'est bon! Tu vas voir comme je vais le rembarrer!

JACQUETTE.

Oui, ma tante.

MADAME BRIOCHÉ, à la fenêtre.

Est-ce que c'est lui, ça?

JACQUETTE.

Lui-même.

MADAME BRIOCHÉ.

Il a l'air d'un nigaud!

JACQUETTE.

Oh! c'est un sournois.

MADAME BRIOCHÉ, à Grimou en dehors.

Jeune homme! Hé! là-bas!

GRIMOU, en dehors.

C'est-y à moi que vous dites : Eh! là-bas!

MADAME BRIOCHÉ.

A vous-même, monsieur l'enflammé!.. Il convient bien à un lourdaud comme vous d'être amoureux de ma nièce!

GRIMOU.

Moi!

MADAME BRIOCHÉ.

Je vous apprendrai à lui faire les yeux doux et à lui chanter des gaudrioles.

GRIMOU.

Moi!

MADAME BRIOCHÉ.

Vous perdez votre temps, je vous en avertis!.. Elle est sage, Monsieur; elle va se marier, Monsieur!.. et si vous recommencez vos giries, c'est à moi que vous aurez affaire.

GRIMOU.

Moi!

MADAME BRIOCHÉ.

Polisson!

GRIMOU.

Moi!

MADAME BRIOCHÉ, fermant la fenêtre.

Voilà comme on leur lave la tête.

JACQUETTE.

Merci, ma tante. (A part.) A présent qu'il est prévenu, nous verrons!

SCÈNE II.

Les mêmes, PISTOLET.

PISTOLET, portant des boîtes, des fioles et un gros bouquet.

Salut au printemps et à l'automne!

MADAME BRIOCHÉ.

Ah! v'là ton futur, M. Pistolet.

JACQUETTE, à part.

Tous les jours, je le trouve plus laid que la veille.

MADAME BRIOCHÉ.

Vous voilà chargé comme un train de marchandises.

PISTOLET.

Ce sont les articles que vous m'avez demandés!.. eau de Cologne, poudre pour les dents, opiat pour les lèvres... et autres trésors de la toilette! Voilà pour l'automne. (Il les donne à madame Brioché.)

MADAME BRIOCHÉ.

Et ce bouquet?

PISTOLET.

C'est pour le printemps!.. (A Jacquette.) Acceptez, belle Jacquette, ce symbole parfumé de vos charmes.

AIR : *Voltaire chez Ninon.*

Oui, de ce bouquet chaque fleur
Trouve chez vous sa ressemblance,
La rose c'est votre fraîcheur
Et le lys, c'est votre innocence;
Il devrait être plus gros : mais
Pour réunir, sans rien exclure,
L'emblème de tous vos attraits
J'aurais eu besoin d'un' voiture
Ça n' tiendrait pas dans no' voiture.

MADAME BRIOCHÉ.

C'est gentil, c'est bête, mais c'est gentil.

JACQUETTE, à part.

Au moins il est galant, lui!

MADAME BRIOCHÉ.

Voyons, assez de compliments!.. C'est aujourd'hui que vous vous mariez... Va te préparer, Jacquette.

JACQUETTE.

Volontiers, ma tante!.. je vais prendre mon bonnet et mon tablier dans l'armoire.

MADAME BRIOCHÉ.

Dépêche-toi! (Jacquette ouvre l'armoire et choisit une robe.)

PISTOLET.

Comme elle est douce et soumise!.. c'est un agneau!

MADAME BRIOCHÉ.

Oui, elle est assez obéissante!.. ça n'est pas comme mon serin!.. En voilà un qui est rétif!.. je ne peux rien lui fourrer dans la tête!

PISTOLET.

C'est que vous ignorez les principes élémentaires!.. je vous aiderai à l'instruire.

JACQUETTE.

Ah! vous savez élever les serins, monsieur Pistolet?

PISTOLET.

Les serins, les chiens, les chats, les perruches. J'ai apprivoisé des serpents. Il est vrai que je me livre depuis longtemps à l'éducation des bêtes.

JACQUETTE.

Est-ce par l'enseignement mutuel?

PISTOLET.

Non!.. Je les fais jeûner!.. c'est ma méthode... Avec eux, je commence par la faim... et quand ils ont l'estomac creux, ils feraient toutes les platitudes pour manger... c'est un peu comme les hommes... mais dès qu'ils ont bien manœuvré, on les bourre de friandises.

MADAME BRIOCHÉ.

Pistolet, si vous faites un savant de mon serin, je suis capable de vous embrasser.

PISTOLET.

Mes deux joues sont à vos ordres.

MADAME BRIOCHÉ.

Quand commencerez-vous ses études?

PISTOLET.

Dès qu'il aura une autre cage... Celle-ci est trop petite, je vous l'ai déjà dit, son intelligence s'étiole dans ce logement insalubre.

MADAME BRIOCHÉ.

Je lui en ferai faire une autre.

PISTOLET.

J'y ai pensé... J'en ai commandé une à un de vos voisins.

JACQUETTE.

Un voisin !

PISTOLET.

Un jeune ouvrier très-habile, quoi qu'un peu naïf... Il a dû l'apporter ici.

MADAME BRIOCHÉ.

Nous n'avons rien vu.

JACQUETTE, à part.

Si c'était lui!

MADAME BRIOCHÉ.

Mais Jacquette, va donc t'habiller.

JACQUETTE.

Oui, ma tante. (A part.) Si c'était lui! (Elle sort par la gauche en emportant une robe.)

SCÈNE III.

MADAME BRIOCHE, PISTOLET.

PISTOLET.

Eh bien!.. voici le moment, belle tante, de me donner votre bénédiction.

MADAME BRIOCHÉ.

Ne plaisantons pas, Pistolet!.. la chose est grave!.. Je n'ôte rien à vos qualités : vous avez du physique, de l'étoffe et des formes... mais...

PISTOLET.

Mais quoi?

MADAME BRIOCHÉ.

Mais il court des méchants bruits sur votre compte?

PISTOLET.

Des bruits! Qu'est-ce qui leur donne des jambes pour courir?

MADAME BRIOCHÉ.

Et je ne vous cache pas que ça effraye ma nièce!

PISTOLET.

Articulez des faits!.. je les attends de pied ferme!

MADAME BRIOCHÉ.

La rumeur vous accuse de faire des drogues qui ne sont pas à faire, on dit que vous purgez le tiers et le quart sans avoir les aptitudes voulues.

PISTOLET.

Ah! voilà! Parce que je ne sais pas le latin!.. je purge en français! c'est moins cher!.. et ça produit plus d'effet.

MADAME BRIOCHÉ.

Mais on prétend que la justice s'en mêle et qu'elle vous a déjà cherché noise.

PISTOLET, à part.

Ah! diable!.. (Haut.) Madame Brioché, vous avez trop d'élévation dans le caractère pour ramasser d'aussi basses calomnies... Je n'arracherais pas une dent à une volaille sans la permission de l'autorité!.. mais parce que j'ai la vogue, que la foule m'idolâtre et qu'on s'arrache mon thé de Suisse, on crie, on croasse!.. Je laisse croasser et je verse des torrents de vulnéraire sur mes obscurs blasphémateurs!

MADAME BRIOCHÉ.

Ah çà! vous gagnez donc des mille et des cents?

PISTOLET.

Je bats monnaie, voilà le mot!.. J'ai une calèche à quatre chevaux, et je suis appelé dans plusieurs cours étrangères.

MADAME BRIOCHÉ.

C'est fort joli!... et vous m'assurez que la justice?..

PISTOLET.

Je la connais si peu, que si je la rencontrais, je ne la saluerais même pas!.. nous sommes parfaitement étrangers l'un à l'autre!

MADAME BRIOCHÉ.

A la bonne heure!.. car vous comprenez que sans ça.

SCÈNE IV.

Les mêmes, JACQUETTE.

JACQUETTE, accourant.

Ma tante! ma tante! me voilà!

MADAME BRIOCHÉ.

Comment la trouvez-vous?

PISTOLET.

Charmante!...

MADAME BRIOCHÉ.

Jacquette, tranquillise-toi? J'ai interrogé monsieur Pistolet!.. Il est blanc comme neige, moralement parlant!.. et nous pouvons passer outre.

JACQUETTE.

Ah ! (A part.) Moi qui espérais...

MADAME BRIOCHÉ.

Il ne nous reste plus à régler que quelques petites conditions d'intérêts!

PISTOLET.

Devant ma jolie future!.. ça ne l'amusera guère!

MADAME BRIOCHÉ.

Eh bien! venez en causer dans ma chambre.

PISTOLET.

J'aime mieux ça!.. mais emportez votre serin!.. Je profiterai de la circonstance pour entamer son éducation...

MADAME BRIOCHÉ.

C'est une bonne idée.

ENSEMBLE.

Air final de : *Les Pantalons.*

PISTOLET.

Adieu, je vous quitte,
Mais pas pour toujours,
Et je reviens vite
Sur l'ail' des amours.

MADAME BRIOCHÉ.

Il faut qu'on se quitte,
Mais pas pour toujours;
Vous reviendrez vite
Sur l'ail' des amours.

JACQUETTE.

Allons, partez vite!

(A part.)

Ah! de ses amours
Que ne suis-je quitte
Un' fois pour toujours!

(Madame Brioché prend la cage et sort avec Pistolet.)

SCÈNE V.

JACQUETTE, seule.

Épouser monsieur Pistolet!.. Dame!.. à défaut d'autres!.. Ma tante le trouve très-bien pour un mari!.. elle doit s'y connaître mieux que moi!.. elle qui en a eu deux!.. d'ailleurs j'ai promis... et cependant...

Air : *En vérité je vous le dis.*

Ce n'est pas lui que je rêvais!
Je n'ai pour lui qu'indifférence,
C'est plus dangereux qu'on ne pense!
Il n'entend pas ses intérêts!
Oui, j'en fais l'aveu, sans mystère
Si je l'épouse, c'est qu'après,
Dans un autre que lui, j'espère
Trouver celui que je rêvais!

SCÈNE VI.

JACQUETTE, GRIMOU.

GRIMOU, à la porte.

Madame Brioché, s'il vous plaît?

JACQUETTE, à part.

Ah! c'est lui!

GRIMOU.

Madame Brioché, c'est-il ici?

JACQUETTE.

Oui, Monsieur, entrez!

GRIMOU, la regardant.

Tiens!

JACQUETTE, à part.

Il me reconnaît!

GRIMOU.

C'est-y vous qu'êtes madame Brioché?

JACQUETTE.

Oh! non!... c'est ma tante?

GRIMOU.

Ah! bien! si j'avais su!.. c'est pour une cage!.. mais si j'avais su que c'était chez vous!

JACQUETTE.

Vous ne seriez pas venu?

GRIMOU.

Ah! bien sûr! ma foi non, par exemple!

JACQUETTE.

Pourquoi donc? est-ce que je vous fais peur?

GRIMOU.

Vous, point!.. mais j'ai pas envie de me faire avaler par vot' maman!

JACQUETTE.

Je vous dis, ma tante.

GRIMOU.

Une femme qui m'assaillit de sottises parce que, soi-disant, je vous fais les yeux doux!.. où a-t-elle pêché ça? Je ne vous ai jamais regardée! Je savais même pas que vous étiez au monde?

JACQUETTE.

Dame! elle croyait!..

GRIMOU.

Mais, qu'est-ce qui lui a fourré ça dans la tête à c'tte femme!.. c'est pas moi, toujours... vous le savez bien, Mam'zelle... j'ai rien fait pour ça... Il fallait donc le dire à vot' maman!

JACQUETTE.

Ma tante, Monsieur.

GRIMOU.

Mais pourquoi que vous ne lui avez pas dit ça, puisque vous saviez?

JACQUETTE.

Mais non, Monsieur, je ne le savais pas, car vous conviendrez que les apparences...

GRIMOU.

Quoi les apparences?

JACQUETTE.

Dame! je ne sais pas si vous y mettez de l'intention, mais on vous voit toujours à la fenêtre quand je suis à la mienne.

GRIMOU.

Moi? Ah! c'est bien l'hasard, c'est bien l'hasard!.. à preuve qu'à votre fenêtre je croyais avoir vu une pie!

JACQUETTE.

C'est le cordonnier d'à côte qui a une pie!

GRIMOU.

C'est ça! je vous aurai confondues!

JACQUETTE.

Ça m'étonne, car je ne peux pas lever les yeux sans rencontrer les vôtres!

GRIMOU.

Vous rencontrez mes yeux! Dame! c'est peut-être quand je regarde la pie.

JACQUETTE.

Et dès que je baisse la tête vous chantez comme pour attirer mon attention!

GRIMOU.

Oh! oh! oh!.. en v'là une idée!.. c'est mon gosier qui sort machinalement!.. j'y pense seulement pas!.. je chante sans m'en apercevoir.

JACQUETTE, à part.

Oui! comme les serins!

GRIMOU.

Comme les serins!.. Allez mam'zelle!.. soyez donc tranquille je vous aime pas du tout... mais du tout... si je vous aimais, je le saurais, n'est-ce pas?.. faut pas vouloir m'apprendre.

JACQUETTE.

Mais, Monsieur, je ne veux rien vous apprendre; et, puisque vous m'assurez que vous ne pensez pas à moi...

GRIMOU.

Oh! pas plus qu'à aller me noyer! vrai! parole d'honneur!.. et vous pouvez le jurer à vot' maman!

JACQUETTE.

Ma tante, Monsieur!

GRIMOU.

Dites-lui que jamais, au grand jamais, je n'ai eu la moindre...

JACQUETTE.

C'est bien!.. en voilà assez!.. Ne venez-vous pas pour une cage!

GRIMOU.

Oui, Mam'zelle!.. une cage que M. Pistolet, un arracheur, m'a dit d'apporter ici!

JACQUETTE.

C'est bien; je la lui remettrai.

GRIMOU, à part, regardant.

Elle n'est pas vilaine cette petite-là!.. elle a même une figure... Elle n'est pas vilaine... (Haut.) C'est trois francs...

JACQUETTE.

Il vous paiera.

GRIMOU.

Oh! je ne suis pas inquiet! Je dis seulement : c'est trois francs.

JACQUETTE.

Et maintenant si vous n'avez plus rien a me dire.

GRIMOU.

Non! je ne sais rien! Ah! la portiere du no 8, vous savez... la mere Monaco...

SCÈNE VII.

Les mêmes, MADAME BRIOCHÉ, PISTOLET.

MADAME BRIOCHÉ avec la cage.

Maudit serin!.. Il a la tête dure comme un caillou!

PISTOLET.

Nous l'amolirons... Paris n'a pas été fait en vingt minutes!

GRIMOU, à part.

Tiens l'arracheur!..

JACQUETTE.

Monsieur Pistolet, voilà une cage que Monsieur vient d'apporter pour vous!

PISTOLET.

La cage .. bon!.. ça nous manquait.

GRIMOU.

C'est trois francs.

MADAME BRIOCHÉ.

Ah! mon Dieu!.. je ne me trompe pas, c'est le petit voisin!..

PISTOLET.

Justement! vous le connaissez?

MADAME BRIOCHÉ.

Et c'est lui que vous chargez d'apporter des cages... vous êtes adroit!

PISTOLET.

C'est l'opinion générale!

MADAME BRIOCHÉ.

Au fait, vous ne saviez pas qu'il faisait la cour à ma nièce!

GRIMOU.

Moi?

PISTOLET.

Lui?.. ce petit niais?

GRIMOU.

Est-ce que vous allez recommencer votre rengaine de ce matin?

MADAME BRIOCHÉ.

Je profite du voisinage pour l'assassiner d'œillades!..

GRIMOU.

Bon! v'là que j'assassine à présent!

MADAME BRIOCHÉ.

Et il lui chante des drôleries plus que légères!..

PISTOLET.

Ah çà! c'est donc un affreux tartufe que ce galopin-là?

GRIMOU.

Mais c'est faux... madame Brioché prend tout ça sous son béguin!

JACQUETTE.

En effet, ma tante, je vous assure que M. Grimou ne songe pas à moi!

MADAME BRIOCHÉ.

Comment?.. c'est toi qui me l'a dit!

GRIMOU.

Elle!

JACQUETTE.

Oui, parce que d'abord... il m'avait semblé... mais après la conversation que je viens d'avoir avec Monsieur!

GRIMOU.

Ah! oui!.. répétez un peu la conversation.

JACQUETTE.

Mon Dieu! c'est inutile! Il suffit de vous voir, votre air en dit assez!.. on devine tout de suite que vous êtes trop...

GRIMOU.

Trop?..

PISTOLET.

Trop serin!..

JACQUETTE.

Pour penser à quelque chose!.. Je vous soupçonnais... parce que je vous croyais comme les autres!.. Il y a tant de jeunes gens aujourd'hui qui ont de la malice et des idées... Mais vous, vous êtes incapable d'en avoir.

GRIMOU, à part.

Elle dit peut-être ça pour me blanchir.

JACQUETTE.

Ça saute aux yeux!

MADAME BRIOCHÉ.

Ta!.. ta!.. ta!.. tout ça n'est pas clair! Allons, jeune homme, tournez-moi les talons, et vivement!

PISTOLET.

Oui... va-t'en!.. car je sens des bouffées de colère!

MADAME BRIOCHÉ.

Et vous, Jacquette, je vous defends de vous mettre a la fenêtre!

JACQUETTE, pleurant.

Oh! je ne m'y mettrai plus, ma tante. (Elle remonte.)

GRIMOU, à part.

Tiens! . elle pleure!

PISTOLET.

Eh bien! sortiras-tu?

GRIMOU.

Dites donc, c'est trois francs, que vous me devez... vous!..

PISTOLET.

Tu as le front de me réclamer!.. (Il s'avance vers lui.)

JACQUETTE, les séparant.

Oh! Monsieur!.. je vous en prie!

GRIMOU, à part.

Elle me défend... tiens! tiens!

PISTOLET.

Mais va-t'en donc!.. car si on ne me retenait pas...

GRIMOU.

C'est bon!.. on s'en va!..

ENSEMBLE.

AIR : *On n'a pour s'en sortir*... (D'ETLING.)

PISTOLET.

Allons, allons, prends la porte ;
Je t'épargne aujourd'hui, mais ..
Je n'irais pas de main morte
Si plus tard tu revenais !

BRIOCHE ET JACQUETTE.

Oui, prenez, prenez la porte,
A présent, je vous connais :
Aussi bien, je vous exhorte
A ne revenir jamais !

GRIMOU.

Eh bien ! donc, je prends la porte
Et je m'en vas sans regrets.
(A part.)
Il faut d'ici que je sorte,
Mais je conçois des projets!

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME BRIOCHÉ, PISTOLET, JACQUETTE.

PISTOLET.

Il a bien fait de sortir, car une fois que j'ai la tête montée, je suis d'une violence...

JACQUETTE, à part.

Encore une qualité que je ne lui connaissais pas!

PISTOLET.

Moi qui étais en train de me livrer aux émotions tendres!.. mais vos yeux m'y ramènent, belle Jacquette! souffrez que je dépose à vos pieds toutes mes adorations...

MADAME BRIOCHÉ.

Ah! qu'il est aimable!

JACQUETTE, à part.

Ah! si l'autre m'en disait autant!

PISTOLET.

Nous touchons au seuil de l'hyménée... et je n'attends plus qu'un sourire de vos lèvres purpurines...

MADAME BRIOCHÉ.

Purpurines!...

JACQUETTE.

Dame! Monsieur!

MADAME BRIOCHÉ.

Mais réponds donc petite sotte!

JACQUETTE.

Monsieur, ma tante vous trouve très-aimable... et il est de mon devoir de m'en rapporter à elle!

PISTOLET.

Aveu charmant... comme c'est délicieux!

JACQUETTE, à part.

Il n'est pas difficile!

PISTOLET, allant ouvrir la fenêtre.

Et c'est un Grimou qui voudrait m'évincer...

JACQUETTE.

Oh! il n'est guère à craindre!.. (A part.) Malheureusement!

PISTOLET.

Oh! qu'il ne s'y frotte pas!.. Je cours à la mairie... et je reviens vous prendre.

MADAME BRIOCHÉ.

Ah! dites donc .. avant de partir... aidez-moi un peu à transvaser mon serin d'une cage dans une autre. (Ils remontent près de la fenêtre.)

PISTOLET.

Encore le serin!.. nous ne sortirons pas du serin!.. (Il ouvre la cage où est le serin.) Allons! je le tiens!.. ouvrez vite l'autre cage que je l'y insère!

MADAME BRIOCHÉ, tenant l'autre cage.

Voilà!.. mais prenez bien garde!

PISTOLET.

Va, mon petit... entre dans ton nouvel appartement!.. (Le serin s'échappe et s'envole par la fenêtre.)

MADAME BRIOCHÉ, jetant un cri.

Ah! vous l'avez lâché!

PISTOLET.

C'est votre faute!.. vous tenez si mal la cage!

MADAME BRIOCHÉ.

Que vous êtes maladroit!

PISTOLET.

Diable de bête!

MADAME BRIOCHÉ.

Monsieur vous m'insultez!

PISTOLET.

Eh! je ne parle pas de vous... mais du serin!

MADAME BRIOCHÉ.

Ce pauvre chéri... il sera dévoré par les chats. (A l'oiseau.) Viens, mon fifi!

JACQUETTE.

Ah! le voilà qui passe sur l'autre maison.

MADAME BRIOCHÉ.

Il va descendre dans le jardin!

PISTOLET.

J'y vole...

MADAME BRIOCHÉ.

Pistolet! je n'ai qu'un mot à vous dire!.. ma vie pour mon serin... (Elle sort.)

PISTOLET, la suivant.

Vous m'électrisez... et quand je devrais monter sur les arbres!..

JACQUETTE.

Ma pauvre tante!.. elle ne pense qu'à son serin!.. (Elle va pour entrer dans la chambre.)

SCÈNE IX.

JACQUETTE, GRIMOU.

GRIMOU, à la croisée.

Personne!..

JACQUETTE.

Elle est bien heureuse!.. (Grimou saute dans la chambre. Se retournant.) Ah! c'est vous?

GRIMOU.

Oui, Mam'zelle! .

JACQUETTE.

Et vous entrez par la fenêtre!

GRIMOU.

Ah! c'est que, voyez-vous... je rapporte le serin!..

JACQUETTE.

Bah! vous l'avez rattrapé?

GRIMOU.

C'est-à-dire, c'est lui qui est entré dans mon atelier en volant!.. j'ai compris sa démarche!.. ça voulait dire : je suis le serin de madame Brioché, ayez la complaisance de me reconduire chez moi, s'il vous plaît!.. alors, je l'ai pris tout doucement, sous ma casquette... c'est la meilleure manière de prendre les oiseaux, on met sa casquette dessus!

JACQUETTE.

Et vous le rapportez par les toits!

GRIMOU.

Dame! c'était le chemin le plus court!

JACQUETTE.

Oh! merci, monsieur Grimou!.. ma tante sera bien reconnaissante!

GRIMOU.

Votre tante! oh! ce n'est pas pour elle que je l'ai ramené!

JACQUETTE.

Ah!..

GRIMOU, à part.

Elle est encore plus gentille!

JACQUETTE.

Et pour qui donc?

GRIMOU, s'échauffant.

Pour qui, Mam'zelle?.. pour qui?..

JACQUETTE.

Oui!

GRIMOU.

C'est pour... c'est pour lui!

JACQUETTE.

Pour lui?..

GRIMOU.

J'ai pensé que si je le renvoyais, il mourrait de faim!.. avec ça que les vivres sont si chers!

JACQUETTE.

Vous avez bon cœur, monsieur Grimou?

GRIMOU.

Oh! oui!.. le cœur!.. oh! Dieu! le cœur!

JACQUETTE, à part.

Comme il me regarde!.. on dirait que ça vient!

GRIMOU.

Tiens! si j'osais!.. oh! je donnerais de l'argent pour être affronté!

JACQUETTE.

Maintenant, rendez-le-moi que je le remette dans sa cage.

GRIMOU.

Voilà, Mam'zelle!.. (Il lui tend son bras. Jacquette lui prend la main; il tressaille.)

JACQUETTE.

Mais, il n'y a rien dans cette main-là?

GRIMOU.

Ah! oui!.. c'est l'autre!.. (A part.) Elle me trouble!

JACQUETTE.

Pauvre petit! (Elle le caresse.)

GRIMOU, à part.

A-t-elle la main douce!

JACQUETTE.

Comme il a l'air craintif!

GRIMOU.

Dame! les serins!.. ça a des nerfs!

JACQUETTE.

Il a tort d'avoir peur, il doit bien voir qu'on l'aime!.. (Elle passe la main sur la tête du serin.)

GRIMOU, tenant le serin.

Ah! oui!.. il devrait voir!.. petit bête, va! petit capon! petite poule mouillée!

JACQUETTE.

Mais, vous allez l'étouffer! (Elle prend le serin et va le mettre dans la cage.)

GRIMOU.

Oh! qu'est-ce qui me prend donc?.. c'est moi qui étouffe!.. faut que j'éclate!.. Mam'zelle Jacquette!..

JACQUETTE.

Monsieur Grimou!

GRIMOU.

Tant pis! . je vous le dis!.. je vous le déclare!.. vous en penserez ce que vous voudrez, mais c'est comme ça!..

JACQUETTE.

Quoi donc?

MADAME BRIOCHÉ, au dehors.

Ah! c'est fini!.. c'est fini!.. je ne le verrai plus!

JACQUETTE.

Dieu! ma tante!

GRIMOU.

Pristi! je me sauve! (Il va à la fenêtre.

JACQUETTE.

Par la fenêtre! vous exposer!..

GRIMOU.

Mais, où?

JACQUETTE.

Là! dans l'armoire!

GRIMOU.

Vous voulez aussi me mettre en cage?

JACQUETTE.

Dame! chacun son tour!

GRIMOU, dans l'armoire.

J'y suis!

SCÈNE X.

JACQUETTE, MADAME BRIOCHE, GRIMOU, dans l'armoire.

MADAME BRIOCHE, entrant.

Mon pauvre bibi!... il faut que j'en fasse mon deuil!.. Ah! je ne veux plus avoir d'animaux!.. si on savait les chagrins qu'on se prépare!..

JACQUETTE.

Ma tante?..

MADAME BRIOCHÉ.

Ne me parle pas!.. les grandes douleurs sont muettes!

JACQUETTE, lui montrant la cage.

Mais regardez donc!

MADAME BRIOCHÉ.

Lui!.. dans sa cage! Est-ce possible!.. quelqu'un l'a donc rapporté?

JACQUETTE.

Non! personne! Il est revenu tout seul!

MADAME BRIOCHÉ.

Tout seul!.. quelle preuve d'attachement!... Je l'ai toujours dit : il n'y a que les bêtes pour savoir aimer!

JACQUETTE.

C'est bien vrai!

MADAME BRIOCHÉ.

Ferme la fenêtre!..

JACQUETTE.

Tout de suite, ma tante.

MADAME BRIOCHÉ.

Je meurs d'envie de l'embrasser. (Elle s'approche de la cage)

JACQUETTE, fermant tout.

Et moi aussi!.. maintenant que nous avons chacun le nôtre!

MADAME BRIOCHÉ, ouvrant la cage.

Air : *Le beau Lucas.*

Venez, venez, petit volage,
Obéissez, mauvais sujet!

JACQUETTE, regardant l'armoire.

Allons, allons, de votre cage
Sortez, puisqu'on vous le permet.

MADAME BRIOCHÉ.

Ma chère, il m'écoute, il s'avance...

GRIMOU, ouvrant l'armoire.

La tante est là!.. de la prudence!

MADAME BRIOCHÉ.

Vois-tu comme il comprend déjà!
Il vient, il vient!

JACQUETTE.

Oui! le voilà!

MADAME BRIOCHÉ.

Il est rempli d'intelligence!

JACQUETTE.

La leçon lui profitera!

ENSEMBLE.

Il est rempli d'intelligence,
La leçon lui profitera!

MADAME BRIOCHÉ.

Il est rempli d'intelligence, etc.

GRIMOU.

Moi, qui suis plein d'intelligence,
La leçon me profitera!

MADAME BRIOCHÉ.

Petit! petit!... venez vous percher sur mon doigt.

GRIMOU.

Sur quoi donc que je pourrais me percher, moi!

MADAME BRIOCHÉ.

L'y voilà!.. baisez maîtresse! baisez mon fifi!

GRIMOU.

Oh! (Il lui baise la main.) Comme je m'instruis!

MADAME BRIOCHE, se rapprochant de Jacquette.

Dis donc!.. il m'embrasse avec son petit bec!.. c'est-il gentil!

JACQUETTE.

Oh! oui! c'est bien gentil ces animaux-là!

MADAME BRIOCHE

Même air.

Le fripon, qui voit ma faiblesse,
Commence à prendre un air mutin.

GRIMOU.

Laçons-nous!

(Il prend la taille à Jacquette.)

JACQUETTE, s'éloignant.

Quelle hardiesse!

GRIMOU.

Dame! je fais comme le serin!

MADAME BRIOCHE.

Ah! le drôle! quelle impudence!
Dans mon corset, sans que j'y pense,
Il est entré, conçois-tu ça?

GRIMOU.

Si j'essayais!...

JACQUETTE.

Non! halte-là

MADAME BRIOCHÉ.

Il a par trop d'intelligence!

JACQUETTE.

Je crois qu'il faut l'arrêter là!

TOUTES DEUX.

ENSEMBLE.

Il a par trop d'intelligence!
Je crois qu'il faut l'arrêter là!

GRIMOU.

Moi, qui suis plein d'intelligence
Je ne veux pas m'arrêter là!

MADAME BRIOCHÉ.

Rentrez... rentrez... petit libertin... (Elle le remet dans la cage.)

JACQUETTE, à Grimou.

Vite, vite... (Elle le fait rentrer dans l'armoire.)

MADAME BRIOCHÉ.

Il a des dispositions étonnantes; et M. Pistolet a promis de lui montrer des exercices qui passent l'imagination... il doit surtout lui apprendre à faire le mort en quinze leçons.

GRIMOU, à part.

Faire le mort!..

JACQUETTE.

Est ce gentil ça?

MADAME BRIOCHÉ.

C'est prodigieux!.. c'est à donner la chair de poule!.. On lui dit : Petit, petit, faites le mort!.. il s'étend sur le dos... les yeux fermés... les pattes en l'air... on l'appelle, il ne répond pas... on le touche, on le retourne... il reste incognito.

JACQUETTE.

Il fait tout ça?.. et pourquoi?..

MADAME BRIOCHÉ.

Pour avoir un morceau de sucre.

GRIMOU, à part.

Tiens, tiens, c'est bon à savoir.

JACQUETTE.

C'est égal!.. un serin faire le mort!.. j'aimerais mieux un autre talent que celui-là!

MADAME BRIOCHÉ.

Ah! mon Dieu!.. et M. Pistolet que j'ai oublié!.. Il va venir nous prendre pour aller à la mairie.

GRIMOU, à part.

A la mairie!

MADAME BRIOCHÉ.

Je n'ai que le temps de me préparer... et je vais prendre dans l'armoire... (Elle va vers l'armoire.)

JACQUETTE.

Oh! ne vous donnez pas la peine... je sais ce qu'il vous faut... (Elle va ouvrir l'armoire et y prend des effets.)

MADAME BRIOCHÉ.

C'est pourtant un jour bien solennel que celui du mariage!

GRIMOU.

Du mariage!

JACQUETTE.

Taisez-vous!

MADAME BRIOCHÉ.

Autrefois, ce jour-là m'aurait plongée dans une douce rêverie... mais à présent mon serin m'absorbe.

JACQUETTE.

Tenez, ma tante... (Elle lui donne ses effets.)

MADAME BRIOCHÉ.

Je vais me dépêcher, ne t'impatiente pas.

JACQUETTE.

Oh! je ne suis pas pressée.

MADAME BRIOCHÉ.

AIR : *Par quel moyen.* (Le Diable, acte Ier.)

ENSEMBLE.

Va, ne crains rien,
Tout ira bien
Dans ton heureux ménage;
Le mariage
Qui promet amour et bonheur,
Fait encore palpiter mon cœur!

JACQUETTE ET GRIMOU.

Aucun moyen,
Je le crains bien,
De détourner l'orage;
Ce mariage
Fait déjà palpiter mon cœur,
Mais, c'est de crainte et de douleur!

(Madame Brioché rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XI.

JACQUETTE, GRIMOU.

GRIMOU, sortant de l'armoire.

Votre mariage!.. à la mairie!..

JACQUETTE.

Mon Dieu, oui, monsieur Grimou!.. tout est prêt, il n'y a plus à en revenir.

GRIMOU.

Si, Jacquette!.. vous en reviendrez!.. il faut que vous en reveniez!

JACQUETTE.

Qu'est-ce que ça vous fait... puisque vous ne m'aimez pas.

GRIMOU.

Moi! qu'est-ce qui a dit ça?.. O Jacquette, je vous adore!.. je me ferais hacher pour vous en tout petits morceaux!

JACQUETTE.

Quand je vous saluais, vous ne me répondiez même pas.

GRIMOU.

O imbécile!.. mais, à présent, saluez-moi, et vous verrez!..

JACQUETTE.

A présent, il faut nous en aller et ne plus nous voir.

GRIMOU.

Mais, Jacquette, vous n'y pensez pas... C'est vous qui m'avez débouché l'esprit. Si je t'aime, c'est vous qui en êtes cause... Sans toi, je ne vous aimerais pas. . C'est vous qui avez fait l'ouvrage, et vous ne voulez pas qu'on l'utilise

JACQUETTE.

Mais puisqu'il n'y a pas moyen.

GRIMOU.

Si fait... il y a moyen... Je m'en vas vous enlever.

JACQUETTE.

M'enlever!

GRIMOU.

Sur les toits!.. et quand Pistolet entrera, nous lui jetterons une cheminée sur la tête.

JACQUETTE.

Il est joli, votre moyen!

GRIMOU.

Celui-là ou un autre... ça m'est égal... mais tu seras ma femme. . N'est-ce pas que tu la seras?.. Dis oui! dis oui! dis oui!

JACQUETTE.

Dame! monsieur Grimou, si ça se pouvait...

GRIMOU.

Ça se peut, Jacquette, ça se pourra... ou Joseph Grimou disparaîtra de dessus la terre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME BRIOCHÉ.

MADAME BRIOCHÉ.

Qu'ai-je vu! encore lui!.. il a osé revenir!

GRIMOU.

Votre serin est bien revenu à vous!

MADAME BRIOCHÉ.

Quelle audace!

GRIMOU.

Oui, à présent je suis hardi... Je vous le crie dans les oreilles : j'aime Jacquette... j'aime Jacquette.

MADAME BRIOCHÉ.

Et vous écoutez ça, Mademoiselle!

JACQUETTE.

Ma tante, c'est lui qui a rapporté le serin.

MADAME BRIOCHÉ.

A d'autres!.. c'est un mensonge que tu inventes en sa faveur.

GRIMOU.

Madame Brioché!.. pardon, si je n'ai pas de gants! . j'ai l'honneur de demander votre nièce en légitime.

MADAME BRIOCHÉ.

Toi! quel aplomb!.. mais, petit malheureux, tu n'as rien.

GRIMOU.

J'ai vingt-trois ans.

MADAME BRIOCHÉ.

Oui, mais en argent?

GRIMOU.

En argent, j'ai une timbale.

MADAME BRIOCHÉ.

Et c'est avec ça que tu veux dégoter M. Pistolet!.. un homme qui a voiture avec musique, un homme que ma nièce estime beaucoup.

JACQUETTE.

Oh! non, ma tante, je n'ai pas dit ça.

MADAME BRIOCHÉ.

Sortez, Monsieur.

GRIMOU.

Non, je ne sortirai pas.

MADAME BRIOCHÉ.

Prenez garde, son futur va venir.

GRIMOU.

Qu'il vienne, ça m'est égal... j'irai à la mairie avec lui... j'irai à l'église, j'irai partout... je l'épouserai en même temps que lui, nous nous marierons tous les trois.

MADAME BRIOCHÉ.

Vous bravez une faible femme... je vais appeler le portier.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PISTOLET.

PISTOLET.

Quoi!.. qu'est-ce qu'il y a?.. un charivari le jour de mes noces.

MADAME BRIOCHÉ.

Arrivez donc!.. c'est encore ce petit Grimou!..

PISTOLET.

Il vient réclamer ses trois francs... les voilà! (A madame Brioché.) Avez-vous de la monnaie?

MADAME BRIOCHÉ.

Il s'agit bien de ça!.. Il courtise ma nièce à mon nez et à ma barbe.

PISTOLET.

Cristi! la moutarde me grimpe... Tu n'es qu'un drôle!..

GRIMOU.

Et vous, qu'une mâchoire...

PISTOLET.

Madame Brioché, m'autorisez-vous à jeter ce rien du tout en bas des escaliers?

JACQUETTE.

Oh! monsieur Pistolet!..

MADAME BRIOCHÉ.

Ah çà! viendrez-vous, effrontée!

AIR du *Roi des drôles*.

ENSEMBLE.

Vraiment, c'est trop d'audace!
S'il ne veut consentir
A vous céder la place,
Faites-le déguerpir!

PISTOLET.

Ah! puisque son audace
Me force à le punir,
Pour qu'il cède la place
Je vais le démolir!

JACQUETTE.

Ah! vraiment, son audace,
Ici, me fait frémir!
S'il ne cède la place,
Que va-t-il devenir?

GRIMOU.

Non! d'ici, quoi qu'on fasse,
Je ne veux pas sortir!
A vous céder la place
Je ne puis consentir!

(Madame Brioché sort avec Jacquette à gauche.)

SCÈNE XIV.

GRIMOU, PISTOLET.

PISTOLET.

Ah! tu as le toupet de rivaliser avec un homme comme moi!

GRIMOU.

Un homme comme vous n'est déjà pas un si bel homme!.. c'est moi qu'on aime! c'est moi qui est aimé!.. cédez-moi Jacquette, je vous laisserai m'arracher une dent pour rien!

PISTOLET.

Et tu fais le malin par-dessus le marché!.. File tout de suite, ou gare à ta peau!

GRIMOU.

Vous n'êtes pas chez vous, ici!.. j'ai le droit de vous mettre à la porte aussi bien que vous!

PISTOLET.

Prends garde!.. la patience m'échappe!

GRIMOU.

Eh bien! laissez-la tomber!

PISTOLET.

Tu veux donc que j'abuse de ma force musculaire?

GRIMOU.

Essayez donc?.. v'là comme je la crains vot' musculaire!.. (Il lui jette sa casquette à la tête.)

PISTOLET.

Ah! gredin! (Il lui jette à la tête la cage et le serin.)

GRIMOU, poussant un cri.

Ah! (Il tombe sans mouvement.)

PISTOLET.

Ah! mon Dieu! il est tombé comme une masse! Est-ce que je l'aurais...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME BRIOCHÉ.

JACQUETTE, accourant.

Qu'est-ce qu'il y a?.. on a poussé un cri!

PISTOLET, cachant Grimou.

Non!

MADAME BRIOCHÉ.

Est-il sorti?

JACQUETTE, apercevant Grimou.

Ah! étendu sans mouvement.

MADAME BRIOCHÉ.

Grimou!

PISTOLET.

Je crois que j'ai été un peu vif!

MADAME BRIOCHÉ, voyant son serin.

Ah! mon Dieu! mon serin?.. raide!.. raide!.. dans sa cage (Elle va ramasser la cage et reprend sa place.)

JACQUETTE.

On ne l'entend plus respirer!

MADAME BRIOCHÉ, regardant son serin.

Ses petits yeux sont fermés!... Il a les pattes en l'air!

JACQUETTE.

J'ai beau le pincer; il ne revient pas!

PISTOLET, levant les jambes de Grimou.

Ses jambes sont comme du coton!.. J'ai été un peu vif!

MADAME BRIOCHÉ.

Quelle scène de carnage!

JACQUETTE.

AIR : *C'est donc là cette amante si belle!*

Il est mort!

MADAME BRIOCHÉ.

Il est mort!

PISTOLET.

C'est terrible!

MADAME BRIOCHÉ.

Il est mort!

JACQUETTE.

Il est mort!

GRIMOU, à part, se relevant.

C'est risible!

(Il se recouche.)

MADAME BRIOCHÉ, JACQUETTE.

ENSEMBLE.

Triste sort!
Jeune et fort!
C'est horrible!
C'est vraiment trop pénible!
Il est mort!

PISTOLET.

Triste sort!
Mon remord
Est terrible!
C'est, vraiment, trop pénible!
Il est mort!

GRIMOU, à part.

Sans effort,
Je suis mort,
C'est risible!
Mais, restons insensible!
Je suis mort!

JACQUETTE.

Mais il faut le secourir!..

MADAME BRIOCHÉ.

Allez donc chercher un médecin!.. (Grimou embrasse Jacquette, qui, joyeuse, pousse un léger cri.)

JACQUETTE.

Ah!

PISTOLET.

Oh! les médecins sont mes ennemis!.. et la justice est si ridicule!.. (A part.) Il ne fait pas bon ici, pour moi!.. il faut que je vous dise adieu!

MADAME BRIOCHÉ.

Adieu!.. vous nous laissez dans l'embarras?

PISTOLET.

Oh! vous vous en tirerez toujours!.. mais, moi, je m'expatrie!.. je détale vers d'autres climats!

JACQUETTE.

Vous? Et votre mariage ?

PISTOLET.

J'en suis au désespoir!.. j'en verse des larmes de sang!.. mais! il faut l'ajourner! En attendant, je vous confie mon bouquet de marié... comme dit la romance : (Chantant.)

Et, si je ne suis pas là...
Mon bouquet du moins...

GRIMOU, qui s'est relevé. Prenant le bouquet.

N'y s'ra pas!

PISTOLET.

Lui!

MADAME BRIOCHÉ.

Ah!

PISTOLET.

Air : *C'est toi.*

ENSEMBLE.

C'est moi qui sois, ma foi,
Le dindon de l'affaire;
Mais, il vit, je le voi,
Et je n'ai plus d'effroi.

GRIMOU.

Oui, me voilà, c'est moi,
Ça vous tire d'affaire;
J'existe, sur ma foi!
Et n'ayez plus d'effroi.

JACQUETTE, MADAME BRIOCHÉ.

Oui, le voilà, ma foi!
Il nous tire d'affaire.
Maint'nant, je le voi,
Je ris de mon effroi.

MADAME BRIOCHÉ.

Il est revenu, lui! peut-être que mon bibi va revenir aussi!

GRIMOU.

Oh! loi!.. c'est pas une frime!.. c'est l'arracheur qui me l'a jeté à la tête!

MADAME BRIOCHÉ.

Lui! Pistolet!

PISTOLET.

J'ai été un peu vif!..

MADAME BRIOCHÉ.

Monsieur! vous avez assassiné mon serin!

PISTOLET.

Oh! une bête!..

MADAME BRIOCHÉ.

Une bête!... Voilà mon neveu! (Elle indique Grimou.)

JACQUETTE.

Oh! merci, ma tante!

MADAME BRIOCHÉ.

Pauvre chéri!... je l'ai perdu!.. jamais je n'en aurai d'autre.

GRIMOU.

Et vous, Jacquette?

JACQUETTE.

Ni moi! à moins que vous ne vous envoliez!

GRIMOU.

Jamais! tant que vous donnerez du colifichet.

CHŒUR FINAL.

Air : *Enfin tout est fini!* (Un Feu de cheminée.)

L'amour, dans tous les temps,
A trompé les parents,
Les rivaux défiants,
Les maris surveillants,
Et les plus clairvoyants
Ne sont que des enfants!

JACQUETTE, au public.

Air de *Madame Favard*.

Messieurs, pour moi sans rien prétendre,
Je vous r'commande mon mari,
En amitié, daignez le prendre,
Je n' vous implore que pour lui!

GRIMOU.

Ma femme n'est vraiment pas bête;
Défiez-vous d' son air câlin,
Car ce n'est qu'un' manière honnête
De vous fair' prendre le serin.
Messieurs c'est un' manière honnête
De vous fair' prendre le serin.

* P. mod. B. G. J.

FIN.

Lagny. — Imprimerie de Vialat